Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-61144/fragment/page=00000002

V. No 7.

v. Alvensleben

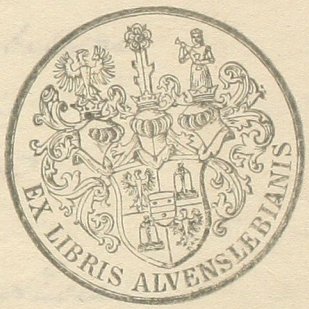
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-61144/fragment/page=00000005

PARIS

PARIS

Ecrit en Décembre

1787.



Tome Second.

von Philipp Carl Graf v. Alvensleben.

459

Table
des Chapitres
contenus dans ce volume.

Le Parlement Page 15
Plaider 18
Bagues et Jonnarbulisme 20
Beau Site de Paris 30
Porcelaine de Sure 33
Chantilli 34
Hospice de Saint Nicolas 40
Soudon 41
Allegire 43
Place de Grève 44
Hotel de ville 45
Le grand Chatelet le petit Chatelet les prisons la Morgue les boucheries qui y mènent et la race du peuple qui y demeure 46

Bi-

Bibliotheque 47
Cabinet d'estampes 48
Maison de Mademoiselle Gervais 49
Cabinet de mines à l'hotel de monnoie 50
Maison de Mr. de Launai 53
Hotel garni 54
Pincennes 56
Ecole vétérinaire de Charenton 58
Marly 62
Lucienne 68
Bains d'Albert Bains de Poitevin 70
Saint Denis 71
Mausolée de Mazarin 76
Mausolée du Cardinal Dubois 77
Carmelites 78
Sainte Geneviève 82
Observatoire 84
Val de grace 86
Sorbonne 87
Ecole de chirurgie 90
Mausolée du Cardinal Fleury 91

Saint

Saint Honoré 92
Garde-meuble de la Couronne 93
Galerie du Louvre 95
Gobelins 96
Jardin du Roi 97
Salpetrière 99
Observations sur les hopitaux de Paris 103
Salles de hopitaux 105
Opéra françois 114
La Tragédie 124
La Comédie 128
Théatre Italien 132
Les Beaujolais 137
Les grands Danseurs 138
L'ambigu Comique 140
Les marionettes 141
Les Tabarins ibid.
Les variétés au palais 142
Réflexions sur les théatres de Strasbourg, Anvers et Bruxelles 144.

Fin

Fin de la Table du second Volume.

Le Parlement

J'ai été trop peu de tems à Paris et j'ai eu trop peu d'occasion à voir des gens instruits sur cette partie pour pouvoir vous dire au juste ce que c'est que le Parlement, et quelle est sa marche; car vous trouverez que dans tous les pays il y a fort peu de personnes qui sachent dire au juste ce qui est du ressort d'un tribunal ou ce qui n'en est pas; aussi quand j'y joins que c'étoit le tems des vacances, je m'excuse à mes propres yeux, mais je suis bien loin de me pardonner. Si vous ajoutez ce que j'ai dit à l'occasion de la séance Royale et de la messe rouge à ce que je puis vous faire connoitre aujourd'hui, au moins vous aurez quelques renseignemens détachés.

Les Présidens et Conseillers se trouvent en été à cinq heures, en hyver entre sept et huit heures au palais, et comme le parlement est composé de plusieurs Senats, celui qu'on appel-

le

de la grande Chambre fait la revision de tout ce qui doit être enregistré, de quel département que cela puisse être, et cela prend beaucoup de tems; elle appointe toutes les causes qui ne peuvent pas être jugées d'abord, c'est à dire, elle ordonne qu'elles seront traitées par écrit et jugées par les autres chambres, elle en fait de même de tous les appels qui entrent des Sénéchaussées et présidiaux, mais quelquefois pourtant elle se les réserve quand ce sont des causes majeures. A huit heures commence la première audience, où on plaide, où on juge publiquement, entre neuf et dix heures on déjeune, de dix jusqu'à onze heures c'est la grande audience où les causes majeures sont jugées et où les présidens et les conseillers paroissent en grandes robes rouges tandis qu'après et avant ils ne portent que l'habit noir, jusques dîné il y a encore des assemblées de toutes les chambres pour traiter des affaires d'Etat, et d'après-dîné on retourne au palais ou pour faire des enquêtes, ou pour remplir les commissions particulières. Vous voyez que c'est un travail de cheval dans une ville où tout le monde court après les plaisirs, et il en est plus méritoire; mais cela n'est trop, particulièrement quand j'y ajoute, que ces charges se

payent

payent de vingt jusqu'à cent mille francs, que les revenus n'en montent le plus souvent qu'à mille deux cent livres et qu'on a la chance d'être exilé et renfermé par lettres de cachet ou hué par le peuple, selon que les circonstances y portent. Oui je le répète encore, cela est trop beau pour être vrai, quand même Monsieur d'Espremenil, un des coryphées de ce féras, n'en a donné les détails. Je remettrai jusqu'à un autre tems à vérifier ces données et à plus m'instruire généralement de tout ce qui tient à la justice et aux différens tribunaux à Paris et dans les provinces. Aujourd'hui je suis simplement porté à croire qu'il y a encore un dessous de carte en tout cela qui pourroit détruire ces superbes suppositions, car la vertu de tous les siècles seroit-elle donc refugiée dans ce parlement seul, dans ce parlement qui a fait les premiers fers l'égoïsme, l'erreur, l'esprit de parti, l'ignorance et le scandale tout comme un autre.

Plaider

C'étoit un avocat célèbre, maître qui plaidoit, et beaucoup de monde étoit assemblé pour l'écouter. il faut convenir qu'il y avoit de l'ordre, du système dans son discours, et qu'il ne s'écartoit pas souvent de l'objet en litige; mais malgré cette modestie sur laquelle je lui rend justice, c'étoit déjà la seconde audience où il plaidoit cette cause, et il devoit encore en remettre la continuation à plusieurs autres, puisqu'il ne pouvoit pas finir aujourd'hui. Au reste même entre les mains d'un homme bien intentionné, c'est bien le plus mauvais gage pour parvenir au vrai, le premier but de toute justice (bien administrée), que au contraire il est de l'intérêt de la partie de ne la mettre en évidence qu'autant qu'elle lui est avantageuse, et de la voiler, quand elle lui est contraire. alors toutes les ressources que l'éloquence fournit sont mises en œuvre, les sophismes, les phrases, le talent de remuer le cœur, de faire agir les passions, tandis que ces dernières pourtant devroient être

etre éloignés du barreau autant que l'équité même, car cette dernière est le tombeau de la justice.

Quand il est question de faire agir les passions, les moyens sont les mêmes partout, aussi ici comme au théatre vous voyez l'acteur, l'avocat déclamer, baisser, hausser la voix, lui donner toutes les inflexions du sentiment qu'il veut prendre, tonner, prier, flatter l'amour-propre du juge, jetter le ridicule sur la partie adverse, parler en hyperbole, lancer le sarcasme et l'ironie, mais non convaincre le public. Ainsi est si vrai, que l'organe, l'action, la figure, tout concourt à faire paroitre bonne une cause qui ne l'est pas, particulièrement quand on y joint que sur le résumé de l'avocat général on doit dans l'instant même opiner, quand l'ame encore est émue, ou par le discours de l'avocat général, ou par celui de l'avocat particulier, sans avoir eu le tems de reprendre ce sang-froid si nécessaire pour apprécier le vrai et le faux et pour appliquer au fait la loi déjà si compliquée par elle-même. Enfin ne pourrois-je pas guider par cette réflexion ceux, et cela fera paroitre trop hardi, qu'une grande partie des causes plaidées de cette manière sont jugées ou

pas

par passion, ou par sentiment, ou par une conscience qu'on s'est créé soi-même, et par conséquent toujours mal; car en fait de justice je ne dois avoir, ni passion, ni sentiment, ni conscience; je ne dois connoître que la loi seule; si cela paroit dûr, c'est pourtant cela seul qui doit former le caractère du juge intègre devant Dieu comme devant les hommes.

Baquet et Somnambulisme.

Ce n'est que les derniers momens de mon séjour à Paris que j'ai pu parvenir à suivre aussi cette partie, et je me suis très fort félicité de l'avoir fait, car si je n'en suis pas encore assez instruit pour juger, au moins

je

je le fais assez pour être convaincu qu'il y a bien peu de personnes qui en parlent de sang-froid, qu'il y a plusieurs contradictions dans le système de la doctrine, beaucoup dans la pratique et une qui renverse au moins l'utilité de cette nouveauté, c'est que tout au plus un médecin serait capable de traiter deux ou trois malades, et encore faudrait-il y donner tout son tems et avoir connaissance plénière de l'effet qu'il produirait. Vous jugez facilement à quel point la faculté augmenterait et avec un peu de succès et de zèle on parviendrait à la mettre de pair avec les malades.

C'est Monsieur d'Eprémesnil, le Coryphée du parlement qui s'est aussi annoncé comme celui des bagues, c'est lui qui avec son éloquence avec son imagination ardente, avec cette impulsion qui pousse à la célébrité, venait la couronne du roi et arrête le monde, lui, prêtre de la nature lui et ceux qui comme lui jouissent de cet avantage, connaissent le travail chimique qui se fait dans la nature, connaissent la juste balance entre les fluides et les corps morts, en dirigent la marche, les font servir au bien de l'humanité, font rentrer l'homme dans le vrai creuset de la

nature

nature, l'épurent, le séparent des parties hétérogènes, rétablissent l'équilibre et le ramènent ainsi à la première modification dans laquelle il étoit né, et le voila guéri s'il n'est pas mort.

La maladie d'endoctriner les fidèles gagne, car moi, sans y mettre que le tems qu'il faut pour écrire des phrases sans sens et sans raison, je crois avoir saisi le ton de ces Esculapes modernes, c'est-à-dire, je prononce des mots et rien que des mots. Quant à Monsieur d'Esprémenil, lui, cet homme qui est si occupé, me sacrifioit toute une journée pour m'initier dans les sécrets de cette doctrine sublime, il devoit certainement me trouver de l'aptitude à etre disciple, et plus même; aussi je suis glorieux, non d'avoir cette aptitude, mais d'en avoir l'air et le jeu, quand je veux; ceci m'a valu des instructions qui ne m'auroient pas été données. D'ailleurs une des premières régles quand on cherche la vérité et l'instruction, c'est qu'il faut se mettre de niveau avec l'homme auquel on parle, sans quoi point de confiance, et vous ne le coulez jamais à fond; mais c'est ainsi qu'en caressant ses erreurs, il se livre en entier, et vous le voyez dans toute

sa

sa rudesse. C'est ainsi que j'ai travaillé sur Monsieur d'Espréménil, et j'ai été étonné, affligé de voir qu'un homme rempli d'esprit, instruit tome 3 qu'il l'est puisse déraisonner au point comme il le fait quand il parle sur ces objets; je crains même très fort que sa tête égarée ne lui fasse faire des démarches tout aussi hazardées comme Conseiller au parlement, et alors je considère Mr. d'Espréménil dans deux ans tout au plus tard comme un homme noyé. Il est donc bien vrai, quand une fois nous sommes montés sur un certain ton, nous allons toujours notre train sans nous embarasser des accompagnemens, sans même savoir quel est notre but. Dans les discussions parlementaires Mr. d'Espréménil court après une Constitution qui n'existe pas, et avec son baquet il court après un principe curatif qu'il ne connoit pas. Passons au fait même.

Le magnétisme ne va plus tête levée à Paris, mais il existe encore, et on travaille beaucoup à la sourdine, mais il en est de cette doctrine comme de celle de l'église; dès qu'il n'y a pas de la police dans cette partie, dès qu'il n'y a pas des chefs qui tiennent la main pour empêcher que des fanatiques erreurs ne se glissent dans le giron de l'égli-

se

se, les sectaires prennent le dessus, et chaque église a sa doctrine à elle; aujourd'hui chaque société magnétisante a ses principes, ses baquets, ses somnambules, et si aujourd'hui ils ne parlent l'une de l'autre qu'avec une indifférence qui approche du mépris, dès que l'une aura une certaine existence, elle deviendra intolérante, je vous le garantis. Moi j'ai été introduit dans le Lycée harmonique situé dans la rue N. N.; il y avoit plusieurs personnes que je ne connoissois pas, mais ce qui me rassuroit un peu, c'est que j'y trouvois Madame d'Esprémenil qui est très aimable, très jolie, et deux de ses filles qui ne le sont pas moins; ce qui encore ne laissoit pas d'augmenter mon plaisir, c'est que Madame lançoit sarcasme sur sarcasme contre la folie de son mari, et c'est cela seul qui pouvoit dédommager du diné de gargotte le plus infame et le moins harmonique que j'ai jamais fait. En général tout l'ensemble n'étoit rien moins qu'élégant. Le baquet qui formoit le but le plus essentiel de ma curiosité étoit construit d'après le plan qu'un somnambule en avoit donné dans la crise dormante, une prérogative que ce baquet devoit avoir sur plusieurs autres. Un arbre placé au milieu d'un appartement, cet ar-

bre

bec armé de fer, et entouré d'une cuve à un pied de hauteur, cuve qui dans son intérieur renferme des bouteilles qui dans un cercle s'emboîtent l'une dans l'autre par le cul et la culasse; à une certaine distance de ces arbres un banc circulaire fermé par une porte, le fond de ce banc également garni de bouteilles rangées de la même manière que dans la cuve, et le dossier du banc surmonté d'un caisson rempli de terre, planté de plusieurs arbrisseaux, tandis que le caisson même étoit encore coupé par quelques arbres et que le tout étoit lié et combiné avec l'arbre central par des cordes dont les malades s'entortillent aussi; et vous avez une idée parfaite du baquet. Je garantis qu'après avoir été deux heures dans un baquet pareil, dans un appartement bien clos, il faut que l'homme qui a le plus d'esprit devienne un imbecille pour un moment au moins, et que l'imbecille par fer envers (il faut l'espérer au moins) devienne un homme d'esprit, et cela seul doit et peut prouver de la force du baquet. Je n'ai pas assisté à la procédure même, mais on prétend que les symptômes de l'imagination sont si différens dans ce temple magnétique, que cela fait peur et plaisir à voir.

Si

Si je n'ai point vu cuire, j'ai mieux fait, car j'ai vu magnétiser par le Colonel Comte de le plus fin magnétiseur, et j'ai été d'une chaine magnétique à laquelle une Demoiselle somnambule présidait. Nous étions à sept ou huit personnes, et d'abord je n'avais pas le bonheur de toucher directement la somnambule, mais comme on me faisait les honneurs de cette opération, que moi je faisois sous question et que la somnambule savait comme une pie, toujours les yeux à moitié fermés, on crût que le tout auroit encore infiniment plus d'évidence pour moi, si je touchois de mes propres mains celles de la somnambule; la chaine fut rompue et faite de manière que je fusse son voisin. Il faut vous représenter que nous étions assis là comme des imbécilles, bouche béante et yeux immobiles, dans le silence le plus bête et le plus stupide, situation qui seule suffiroit pour faire naître mille sensations, qu'aux de la complaisance et de l'imagination on pourroit toujours interpréter comme des émanations de la force magnétique; moi qui quelquefois ai été si fort magnétisé par l'ennui, que j'en ai baillé une heure sans interruption, et cela dans la société la plus brillante, j'aurois facilement donné

là-

là-dedans. Enfin votre Belle sur la question que lui fit
un Zélé, si elle dormoit, répondit: oui, oui, vous pouvez par-
ler, et puis moi à faire des questions de l'autre monde et
puis elle à me faire des réponses qui ne disoient rien, à
me prédire sur l'avenir sans que j'y comprisse plus qu'elle, et
jouer par intervalles à me répéter: ah! ah! comme vous
magnétisez bien, Dieu! quel rapport entre nous, ah, si vous
aviez un peu plus de foi, comme vous iriez bien; ah! comme X 9
votre fluide reflue sur le mien, ah, ah, et quelques convul-
sions et des gémissemens qui ne faisoient pour jurer
lui demander tout bonnement: si peut-être cette opération
la fatiguoit trop. Non, non, au contraire, dit-elle, cela me
fait si bien, et c'est le plaisir qui fait pousser les gémis-
semens, vous ne sauriez croire, ce que je sens, tout mon
corps dans tous les sens est remué, enfin je ne saurois
vous rendre tout ce que je sens dans une situation dont
je ne voudrois jamais sortir, et puis à me fixer les mains
jusqu'à me presque casser les doigts, et puis encore: je
n'ai jamais vu un homme avec un pouvoir si magnétique
comme le vôtre, mon Dieu mon Dieu comme je sens tous
ces rapports, et toujours en me serrant plus fortement

la

la main, tandisque ses pouces étoient entrelacés avec les miens car ceci est de l'ordonnance.

Enfin après que cette scène de près d'une heure fut finie elle quittoit ma main, disoit: c'en est assez, c'en est assez; souvent imperceptiblement je yeux ayant l'air de rêver d'un long rêve, toute fatiguée, toute perdue. Je vous rends juge, que dire, que penser de tout cela? Cette personne étoit plutôt laide que jolie, mais dans l'intention d'être l'observateur le plus froid jusqu'au bout; indigné, si vous voulez, de cette comédie, peu touché de ces égarements banals de la somnambule qui certainement étoient pour le premier venu comme pour moi, et méprisant toutes ces bêtes qui s'occupoient sérieusement d'une pareille arlequinade, enfin c'est à ces fertiliers rêves que je dois peut-être l'avantage de n'avoir pas succombé au somnambulisme et soupiré un duo avec ma belle; car le tableau seul me rêvoit quelquefois si singulièrement, que j'avois toutes les peines du monde à rester observateur fidèle, à ne devenir rêveur moi-même et à penser à des absens. Quand je joins à ces observations que la somnambule étoit non-mariée et peut-être chaste avec un tempérament de feu, il faut supposer qu'elle étoit bien aisé de croire par un jeu d'imagination et de

tact,

tact, et sa morale et son tempérament; mais son oeil cave et son air fatigué prouvoient assez qu'elle se servoit trop souvent de ce remède, et la naïveté avec laquelle elle avouoit qu'une fois soumis à ce genre d'existence on ne pouvoit plus s'en passer, qu'un individu travailloit beaucoup plus facilement sur elle qu'un autre, que la différence du sexe y influoit; réunissez tout cela et vous avez le noeud du magnétisme; nous le connoissons tous, et si nous en jouissions jusqu'ici dans toutes ses émanations, dans toutes ses nuances, dans toutes ses extases, dans toutes ses crises, depuis celle qui fait mourir doucement, rend immobile pour des minutes entières, jusqu'à celle qui est toute en convulsion et se fait jour par des gémissemens, par des cris de joye, de douleur, de délire, nous crûmes que c'étoit le don le plus précieux de la nature, qu'il ne faloit pas en abuser, ne pas le réduire en système, mais le réserver pour des momens qui doivent nous tenir lieu de tout. Ah! croyez-moi, conservons là cette ignorance, elle est plus douce, que la doctrine qui analyse le plaisir, dupe l'ignorant, forme des charlatans, ou plus malheureuse encore dans ses succès renforce la bêtise du sot.

Beau

Beau Site de Paris.

Qui nous parle jamais de ce site si majestueux, si grand ? pittoresque ? — car tous le monde qui vient ici veut voir la plus grande Capitale, remplie de ce devis il perd de vue tout ce qui n'est pas Paris même, et il se prive d'un des plus beaux spectacles que le monde puisse offrir, plus-il se prive de souvenirs et de la jouissance de tous les âges. Réunissez sous un même point de vue, et vous le pouvez, les champs élisées dignes de leur nom, l'avenue de Neuilli imposante par sa grandeur, le bois de Boulogne, Madrid, Bagatelle, la caserne suisse sur le penchant d'une colline, les ports de Neuilli, de Sève, de Saint-Cloud, de Sèvre, Lumière, Marly, Saint-

Saint-Germain, Bellevue, Meudon, le Mont Calvaire, Turenne, Saint-Denis, Montmartre, Vincennes, les différentes sinuosités de la Seine, et Paris toute vaste, toute grande dans le fond; quel large tableau! Joignez-y l'idée que dans ce circuit où votre oeil promène, deux millions d'ames habitent, que chaque jour voit naitre, mourir des centaines, que le plus riche comme le plus pauvre des humains vit dans ce petit cercle, que tous les contrastes les plus frappans y sont réunis, que le vice et la vertu touchent ici aux deux extrêmes, le luxe le plus voluptueux et la fange de la crapule se tendent la main, la beauté dont l'idéal du poëte n'approcha jamais entourée de tout ce que le luxe enfanta pour l'orner, à ses côtés le masque de tous les caractères de l'aideur concentré dans un même objet, et la misère et la maladie aggravant cet état, elle qui fut dans des tems plus heureux ce que sa rivale est aujourd'hui; pensez que la faim et l'intempérance, la soif et le dégout de satiété, l'amitié la plus intéressante et l'indifférence de système, l'égoïsme et le sacrifice volontaire d'une soeur grise, la raison et la folie, que tout cela se balance dans ce petit monde. Faites plus, parlez à vous-même, dites: dans

cent

cent ans pas un être vivant, un désert affreux, effrayant par le souvenir, si Dieu ne prolonge la création des hommes. Quittons ce tableau, il m'effraye et je sens qu'ivre de réflexions, de sensations, comme je le suis, il faut faire reposer mon âme; elle est fatiguée comme ma vûe; pour tout au monde je ne pourrois plus rien voir, rien sentir aujourd'hui; jamais on m'a été si anéanti comme je le suis. L'éclair du tact général de ce grand tableau m'a trop frappé, tous les fibres retentissent en sens contraires et remuent toute ma machine. Personne avant moi n'éprouvoit-il donc ces sensations? et le frisson involontaire de l'ame ne l'avertissoit-il pas, que c'est dans un tel moment, qu'il faut se prosterner devant la Toute-puissance?

Por-

Porcellaine de Sèvre

Les batimens sont d'une grande étendüe; quant à la fabrique même, la peinture est au dessous de celle de Berlin, la blancheur, le grain et le vrai caractère de porcellaine au dessous de celle de Dresde et de Berlin, les formes plus en réputation qu'en réalité, au moins je n'y ai rien trouvé de très-saillant et le prix est arabe; le biscuit pour la partie du modelleur, du grain, de la blancheur transparente est au dessus de tout ce que j'ai vu. Les formes sont belles aussi à Dresde, puisqu'on travaille d'après l'antique, mais tous nos biscuits d'Allemagne ont l'air léché, jouent sur le bleu et n'ont aucun grain. Un usage qu'un François trouveroit indécent dans tout autre pays consiste à exposer avant le jour de l'an une grande quantité de porcelaine, particulièrement ce qu'il y a de plus nouveau à Versailles au château et un chacun qui y trouve des pièces de son gout choisit et achète.

Chan-

Chantilli.

C'est ici où vraiment un moral sublime et la Nature dans son plus beau jour se tendent la main pour pénétrer l'homme d'une admiration sainte, car quel seroit le mortel assez peu sensible qui pourroit promener dans ces vastes jardins, dans ces palais où le souvenir de Condé et de Montmorenci parle toujours à la mémoire, où la magie d'Armide n'est plus rêve, mais où elle brille avec tout l'éclat de la réalité, qui pourroit chéminer ainsi entre les roses, le myrte et le laurier sans s'écrier: ah! qu'il est doux de vivre. Je n'entreprendrai pas de vous détailler chaque partie, cela seroit au dessus de mes forces et au dessous du plaisir que je voudrois vous faire goûter; mais j'effleurerai, j'indiquerai et vous réposerez quand votre imagination voudra bien se mettre en frais pour seconder la mûne.

Le

Le Château même est vieux, solide, grand, flanqué de cinq tours, entouré d'un large fossé, et annonce l'habitation d'un des preux de l'ancien tems. Ce bâtiment isolé commande tout le site varié à l'infini par un parc, des avenües à perte de vüe, des bassins, des canaux et particulièrement par celui qui les gouverne tous, des gerbes, des cascades, des terrasses, des statues, des parterres françois, des parties vraiment angloises, des pelouses, des écuries baties dans un genre plus que Royal. La plus vaste orangerie, un autre château moderne, la salle des spectacles et une plate forme très ornée y jointe, la ménagerie, la vacherie et la laiterie dans le lointain, tout est grand, tout est riche, tout annonce le luxe de la nature et de l'art. C'est sur une grande place devant le château même que la statue de Henri Montmorenci paroit dans son silence parler au coeur de l'enfant Héros; l'artiste en rendant la physionomie de ce Henri d'après nature ne pouvoit que produire le caractère d'un grand homme, et il l'a fait. Trois canons pris par le Prince de Condé sur le Duc de Bronsvich d'aujourd'hui entourent cette statue, en forment l'ornement le plus digne, le plus glorieux, et sont autant de

tro-

trophées qui disent plus puissamment que le marbre que ce fol est toujours habité par des héros.

Le hameau composé de plusieurs cabanes ornées intérieurement est si bien placé dans ce vaste jardin, que le local autant que le tableau de la simplicité rustique qui y préside font illusion un instant jusqu'à croire au bonheur d'un paisan. L'isle de l'amour est ornée de tout ce qui retrace l'idéal de ce rêve heureux, tout est proche de roses, tout est en cabinets de chèvre-feuille, en lilas, en temples, en statues qui rendent l'idéal de ce jardinet si puissant, en tableaux qui désirent tous en beau, rien en noir, oui jusqu'à l'amour sans ailes qui au centre de cette isle parle pas le marbre, mais ne corps le pas la candeur qui le cherche, quand il dit:

N'offrant qu'un cœur à la beauté
Aussi nud que la vérité,
Sans armes comme l'innocence,
Sans ailes comme la constance,
Tel fut l'amour au siècle d'or,
On ne le trouve plus, mais on le cherche encore.

Le canal qui passe tout autour de cette isle marche dans

toute

toute la pompe, se termine en cascades qui en mille jets
forment des points de vue différens et se communiquent
toutes les joies dont ce jeu est susceptible. La ménage-
rie qui surpasse celle de Versailles en solidité, élégance, ri-
chesse et tenue; la laiterie ornée en marbre et ornée en
vases de porcelaine; la salle de spectacle qui comporte
une décoration vraie et non illusoire des plaisirs de
la chasse, des forêts et des eaux; l'écurie dont le centre
forme un superbe salon pour des fêtes, le cabinet de cu-
riosité et d'histoire naturelle aussi riche que bien tenu;
la salle d'armes qui renferme des trésors isolés qui lui
donneroient le droit de prétendre au titre d'arsenal;
la chaise sur laquelle Fuentes fut tué, les armes du grand
Condé, l'épée de Montmorenci, les armes dans lesquelles
il tomba sous les coups de ses ennemis, celles de Jeanne
d'Arc et l'épée de Henri 18e sont des reliques guerriè-
res qui mériteroient même d'avoir un Sanctuaire à elles,
et de ne pas être confondues avec mille épées et hallebar-
des sans nom. La galerie qui dans des grands tableaux
d'après Van-Meulen retrace les faits les plus saillans
de la France qui dans ce siècle ne marchoient presque

ja-

jamais fait le nom de Condé, est si belle pour le tout et par les place qu'on lui a donné dans ce château, le berceau et le tombeau de plusieurs héros qu'on passe volontiers sur les ornemens de mauvais goût qui déparent ce tableau, tandis qu'on est vraiment surpris de cette ridicule qui dans le fameux tableau, où l'histoire déchire les feuilles, où sont écrits les noms des victoires de Condé contre sa patrie, on fait parler la Renommée par des banderoles de papier qui sortent de la bouche ou qui entourent sa trompette, mais on résiste encore moins à l'indignation quand on voit conserver avec un saint respect, et cela dans cette même galerie, la chaise percée du Cardinal de Richelieu l'ennemi juré du grand Condé.

Je vous ai promené dans le local, et si vous m'avez suivi, vous avez une idée du beau qui naît de cet ensemble; mais je ne vous ai pas encore familiarisé avec l'esprit du Prince qui règne dans cette noble retraite. Sans l'avoir vu ce Prince, je le crois digne de la tige de ce Henri IV le nom de ralliement de tous les Français, il suffit qu'il ait pu s'arracher à ce séjour enchanté, je connois de la persévérance des bataillons, et plus qu'il ait pu vaincre le pouvoir

de

de Mars, pour le juger une ame forte, une ame noble, et il suffit de savoir le bien qu'il fait à ses sujets, de voir l'arrangement de l'intérieur de son château et de ses jardins pour le juger homme bon et sensible. Vous connaissez ces vastes châteaux où tout est en morne, où tout porte l'empreinte du luxe et de l'avarice qui ne fait jamais jouir, ici tout est bien, tout est vrai, tout est jouissance réelle, on voit encore l'ombre de la société qui a animé ces appartemens, on perce on jouit avec ce calme et on est au désespoir de ne pas y être admis. Jamais je n'ai éprouvé cette sensation comme ici, et le nom de Bourbon m'en est devenu plus cher, plus respectable.

Sospice

Hospice de Saint Nicolas.

Le fameux Banquier Mr. Benjamin dont la fortune fait tant sensation à Paris a fondé une maison destinée à nourrir et élever vingt-cinq pauvres enfans des deux sexes de la paroisse de S. Nicolas en y attachant un fond de trente mille livres de rente. Le but est beau, mais l'exécution de cet oeuvre pie est ridicule, insuffisante et prouve de la vanité plus que du jugement et de la dévotion de cet homme. Le bâtiment aussi grand qu'il fut suffisoit à soixante pauvres, et aussi somptueux et recherché que pourroit être l'hôtel d'un controlleur général forme l'habitation de ces enfans; les plus belles boiseries, deux escaliers tournans en double fers plus curieux qu'utiles, une pharmacie d'une magnifique recherche déjà pour les vases qui tous sont de porcelaine, comme pour l'arrangement général qui est très fini, un salon d'assemblée pour l'administration qui est élégant, pour ne pas dire plus, en sont preuves. Il est aussi presqu'à prévoir que cette maison ne se soutiendra pas longtems avec des rentes si médiocres, à moins que la famille de Lamoignon à laquelle la direction en est confiée n'y fait intervenir et que

les

les foires de six jours grises qui sont chargées des détails n'en empêchent la décadence; car elles sont ici ce que je les ai vu dans tous les instituts, propres, unies et attachées à leurs devoirs.

Houdon.

Houdon a une de ces physionomies qui annonce le grand artiste, mais ses ouvrages prouvent encore mieux ce qu'il est. Il a travaillé plusieurs bustes en marbre qui par leur fini et leur ressemblance lui font honneur; tels sont celui du Duc de Nivernois, de Cagliostro, du Prince Henri, du Roi de Prusse et de quelques auteurs dans le foyer de la Comédie française. On l'avait mandé

ce

en Amérique pour travailler le modèle d'une statue en pied de Washington, dans six mois de tems il a fait le voyage et fini l'ouvrage. Si l'exécution répond au modèle que j'ai vu, cela deviendra un monument et pour le fait et pour l'art. Il s'est ménagé l'avantage de bien draper sa figure en lui donnant un gilet, des chaussons qui ne fessent point et un grand manteau; ce costume n'est pas grec, n'est pas romain, n'est pas moderne, mais il répond autant négligé d'un militaire Conquérant, Législateur et agriculteur, et la chaîne à ses pieds annonce particulièrement ce dernier caractère, tandisque le bonnet qui au haut d'un faisceau de treize bois fait d'appui à la main annonce par une allégorie vraie et non-recherchée la liberté et l'union des treize états; enfin je crois le public sera content au moins s'il fait comme moi.

Lui-même juge une certaine Diane qui est à St. Petersbourg son chef-d'oeuvre, mais je ne souscris pas à cette opinion; les pieds sont trop grands pour remplir l'idéal de la beauté, et le ton avec lequel il a traité toute la statue est trop maniéré, trop français, je préfère de beaucoup sa Psyché qu'il a traité en marbre et jeté en fonte, cette sta-

tue

tête est simple, parfaitement bien dessinée, très léchée dans les moindres détails, et expressive singulièrement, car le marbre, le bronze paroissent trembler de froid. Le jet a si parfaitement réussi qu'il auroit pu rester sans être travaillé, et auroit toujours formé un très beau morceau. Cet homme est d'un âge et d'une application qui lui font voir encore plus de succès dans l'avenir que dans le passé. Si je ne me trompe dans son horoscope, il passera à la postérité avec éclat.

Allegrin.

Allegrin que je juge lui être supérieur déjà par sa Diane de Poitiers seul n'a plus ni pied, ni main, ni

yeux

yeux et soigneta dix ans passés, est bonne que je croyois un autre Pygmalion entre les bras de son Elise c'est un pauvre pendu; voilà comme l'imagination nous berne, je ne devrois pas le voir, j'aurois mieux fait, car j'aurois conservé mon beau rêve.

Place de Grève.

La place de Grève est si mesquine, si mal-propre, si peu reguliere que vérité elle n'est bonne qu'à s'y faire pendre.

Hotel

Hotel de ville.

Il ne faut pas le voir, mais il faut lire la gazette de France, quand elle donne l'étalage des superbes fêtes que la ville a donné. Quand on s'en tient à le voir, on juge que c'est un batiment public bien peu digne d'une Capitale immense qui voit si rarement son Roi et qui ne le voit que là, mais quand on lit la description des fêtes on croit que vraiment c'est quelque chose; moi-même j'y ai été trompé, ah! les gazetiers sont des terribles gens.

Le grand Chatelet, le petit Chatelet, les prisons, la Morgue, les boucheries qui y tiennent et la classe du peuple qui y demeure.

Ah! que tout cela est noir, triste, sale, normé, dégoutant. Dieu que je plains l'homme enfermé au Chatelet, c'est une mort première. Quand un jour je lirai tel article dans la gazette, je frémirai toujours. Et la Morgue, quel spectacle affreux! nécessaire pourtant, car il est de fait, que souvent il empêche le suicide; mais le premier but de son entrée est mal rempli, c'est une cave si obscure, si profonde, une grille si étroite et d'abord si difficile qu'il faudroit tout mon désir de m'instruire pour résister plus d'une minute à l'air pestiféré que le corps d'un noyé exhalait, malheureux que jamais je n'aurois connu dans l'obscurité, est-il été mon père.

Biblio-

Bibliothèque.

La Bibliothèque n'est ni plus somptueuse, ni plus nombreuse que celle de Dresde, même je crois qu'elle cède à celle-ci pour la manière dont elle est disposée; et aussi pour la quantité des livres, du moins celle de Dresde en annonce plus. Ce qui fixe ici beaucoup l'attention, c'est l'imitation aussi exacte qu'élégante de plusieurs genres de fabriques et manufactures en modèles, placés sur différentes tables, notamment un jardin anglois travaillé absolument dans ce gout, fait très grand plaisir à la vue et pourroit parfaitement former un des plus agréables plateaux.

Les deux sphères étonent par leur grandeur, le mont Parnasse en bronze au centre de la Bibliothèque est du plus mauvais gout et de l'exécution la plus médiocre. Les deux bustes des deux Bignons sont intéressans comme monumens

de

de la justice rendue à deux savans si appliqués à l'ordre intérieur de cette bibliothèque, mais on peut ignorer l'article qui les a travaillés, sans se faire un reproche.

Cabinet d'estampes.

Ce Cabinet après les descriptions pompeuses que j'en avois vu m'a frappé de surprise, d'abord par le peu d'emplacement dont il jouit, par le peu de pièces qu'il contient et par le peu d'appareil avec lequel il est mis en évidence, moyen d'ailleurs si fortement adopté en France pour tous les autres objets.

Maison de Mademoiselle Verrieu.

Mademoiselle Verrieu a trouvé moyen par ses charmes, par ses caprices, mais peut-être plus encore par la fantaisie et le ton de Reine de mener toute hommes; présentement elle s'est retirée, ne vit qu'avec ses amis et repose sur sa beauté, pour la rendre plus marquée, elle employe l'argent gagné par son travail à faire bâtir un pavillon et à le meubler avec le goût le plus recherché. Le pavillon est petit, mais la distribution et l'ameublement sont d'un fini peu commun. il en est encore de cet appartement comme de tous autre objet, où dans un petit espace on réunit beaucoup de travail de détail, l'oeil s'égare et ne sait où reposer, on sort avec une idée confuse sans savoir ce que on a vu. Je serais absolument dans ce cas, si un petit

ca-

cabinet de bain et le boudoir y attaché n'auroient d'une certaine manière fixés mon attention, tant par la simplicité, que par la fraicheur du gout qui y règne.

Cabinet de Mines à l'hotel des monnoies.

Le cabinet d'une petite-maitresse ne sauroit etre plus soigné que l'est le salon destiné aux leçons à donner dans la partie des mines. Au fond de l'appartement on voit une cheminée qui sert aux opérations chimiques et qui soutenue par deux figures Egyptiennes bronzées est garnie de creusets et de retortes en abondance, mais le tout d'une propreté si singulière que cela pourroit faire soupçonner que le feu n'a jamais agi dans ce four chimique.

Dabord

Dabord devant cette cheminée est placé la chaire du docteur qui se trouve en face d'un demi cercle de banc couvert de velours bleu céleste, et ce cercle est fermé par une balustrade à hauteur d'appui en bois verni qui dans son coté extérieur contient les cabinets de minéraux tenus sous des portes vitrées. Cette collection est bien loin d'être complette, mais il n'y a pas le mot à dire contre le but, et elle est même nécessaire pour servir d'éclaircissement pratique aux leçons. Dans un cabinet attenant il y a encore une collection particulière des minéraux de France qui prouverait ou de la pauvreté de ce pays dans cette partie, ou de l'insuffisance des matériaux rassemblés. Une troisième répartition de ce cabinet a bien plus fixé mon attention; c'est la dissolution ou distillation chimique d'une grande partie du règne végétal et minéral, le résultat est non-seulement curieux, mais utile, et nulle part j'ai encore trouvé qu'on eut si particulièrement fixé son attention sur cet objet. Pour passer à une galerie qui entoure l'intérieur de la salle au dessous du plafond il faut passer par un escalier dérobé qui tout sans prétention qu'il doit être est d'une élégance qui vous surprend, sans

vous

vous faire plaisir.

Vous sentez qu'on n'a pas négligé à placer le buste du Roi dans le salon, mais vous ne devineriez pas qu'assez mal-adroitement on lui a donné pour pendant Mr. de Calonne, même plus qu'il y est encore en place. Jusqu'au directeur du cabinet, il a trouvé moyen de se faire ériger un buste placé très modestement près de l'escalier sur une espèce d'estrade. Le grand embaras de placer les noms des Controlleurs généraux qui ont subsisté avant la batisse de l'hotel des monnoies a été aussi enfin levé en dessinant leurs noms en lettres initiales d'or bas-relief sur les quatre grandes portes, et voilà tout le monde content, et la réflexion que j'ai déja une fois avancé, vérifiée. Oui, il est sûr, si on continue ainsi, il seroit bien possible, que le mot de cet Espagnol qui disoit, si on vouloit ériger des statues à tous ses compatriotes qui auroient marqués par leur grandeur, il ne resteroit plus de place pour les vivans, se vérifiat pour la France.

Maison

Maison de Mr. de Launay.

Monsieur de Launai qui probablement a beaucoup d'argent et peu de sens a trouvé bon de changer la plate-forme de son hotel en jardin. La vue y est belle, puisque l'hotel est très élevé et donne sur le boulevard, et en conséquence je lui passerois un ou deux cabinets là-haut dans lesquels il seroit à couvert, mais d'y arranger des berceaux, des petits ruisseaux serpentans et des ponts grands comme ma main, c'est le comble du ridicule, je crois que cet homme dans la plénitude de son raisonnement singulier peut-être possède un jardin anglois.

Hotel

Hotel garni.

Grand appartement, beaucoup de boiseries, belles glaces, du marbre de tous cotés, lit en damas à quatre couleurs, parquet bien ciré, table à écrire, toilette, cabinet pour se poudrer, voici le bon coté; vient la partie honteuse, le loyer exorbitant, aucune porte qui ferme, aucune fenêtre qui joint, des cheminées qui chauffent mal et qui fument, malpropreté dans la totalité, tout manque, souvent jusqu'au lavoir et pot de chambre; interdiction de mettre un pot au feu à la cuisine; chocolat, caffé, lait, thé, diné, soupé, enfin tout, il faut le prendre hors de la maison, souvent mal, rarement médiocre; en sus gens grossiers et interessés au delà de toute expression.

Vin-

Vincennes.

Le soi-disant château de Vincennes est grand comme un petit bourg et devoit être fort dans le tems auquel il doit son origine. Il est entouré d'un fossé très large, très profond et flanqué de plusieurs tours. L'intérieur consiste en une espèce de rue qui mène en droite ligne à la première et parallèle à la seconde cour; les derrières des maisons de cette rue forment trois cours de chaque côté qui sont pourtant bien inférieures à celles que je viens de désigner. La première a d'un côté une église dans l'ancien style gothique et de l'autre le fameux Donjon dans lequel on renfermoit anciennement les prisonniers d'état. Donjon qui pourtant est encore séparé par un large fossé de la cour même. La seconde cour renferme d'un côté le pavillon destiné à la demeure de la famille

Roy-

Royale et de l'autre le pavillon destiné pour le Gouverneur, le Marquis de Voyer d'Argenson qui pourtant n'y réside jamais, mais qui se contente de tirer sa pension de seize mille Livres et de céder ou louer ses appartemens à des amis ou amies. Le tout est fermé par une colonnade qui donne sur le parc de Vincennes et offre en tout genre une très belle perspective. Plusieurs statues de marbre placées dans cette colonnade sont dans l'état le plus pitoyable et à peu près détruites et par le tems et par des mains barbares.

Retournons au Donjon, l'objet le plus curieux pour un étranger; il n'y a que trois ans qu'on ose en approcher, même y entrer, c'est que les prisonniers sont transférés et qu'à l'avenir on ne l'employera plus à ce but. Je vous ai déja dit qu'un fossé le sépare de la cour et l'entoure absolument, un seul pont-levis en forme l'entrée, le fort même présente un quarré muré flanqué sur les quatres opposites de petites tours rondes qui foncièrement dans les trois étages forment douze prisons séparées, tandisque les trois salons de la tour intérieure étoient destinés pour la promenade des prisonniers.

J'ai

J'ai vu le charmant Donjon dans lequel le Comte de Mirabeau a passé trois ans, et après l'avoir vu je lui pardonne son humeur contre les prisons et les lettres de cachet, j'ai vu encore ceux du grand Condé et du Cardinal de Retz, et je me suis rappellé avec quel plaisir en parcourant je lisais autrefois l'histoire de ces illustres, le traitant au fond de bagatelle, mais c'est que je savois en lisant que les héros de la pièce s'en tiroient et pouvoient encore un rôle après, car vraiment cette prison est si rude et l'idée y-jointe que la tête des prisonniers n'étoit pas bien assurée auroit dû d'ailleurs me porter à des réflexions bien noires. En voyant enfin la prison de l'étude je n'ai pu concevoir comment on pouvoit avoir l'idée de se pendre, et pourtant cet homme a exécuté l'idée. Je vous le dis tout uniment, c'est une fière prison, et à juger sur celle-ci des autres, il ne doit pas être doux d'y demeurer. Le Donjon est surmonté d'une plateforme qui est d'une élévation de deux cens quatrevingt seize marches et qui pourroit bien être de quatre cens, si on calculoit d'après des marches ordinaires. Le tout est en pierre de taille et d'une solidité extrême, particulièrement la plateforme

Ecole

Ecole vétérinaire de Charenton.

Je ne saurois juger de la manière dont les leçons sont dirigées, et mes observations ne peuvent porter que sur ce que j'ai vu, sur ce que j'ai entendu. Cet institut d'abord établi par un particulier a été acheté par le Roi, et depuis toute étude lui fait gratis les chevaux qu'on y traite y sont à raison d'une pension de deux livres par jour, ce que je trouve un peu fort.

Il n'y a point d'ordonnance qui prescrive aux maréchaux des réginens de passer par cette école, mais les colonels ordinairement leur font faire ce cours qui tout compté est de quatre ans.

Le

Le Cabinet de tout ce qui est relatif à l'anatomie des animaux est vraiment d'une richesse Royale, car on y rencontre des injections de tous les animaux les plus connus en entier, sans mettre en ligne de compte des parties séparées traitées de même par des injections de cire; on y met le plus grand soin et une recherche si grande qu'on n'en trouve guères de plus faites dans les salons anatomiques les plus reputés. De plus vous y trouvez conservé en esprit de vin un nombre immense d'autres objets relatifs à cette partie, enfin une armoire entière contient tous les genres de fers à chevaux adaptés au genre, à la forme et à la maladie du cheval, ce qui réunit sous un seul point de vue cette partie, pourtant une des plus essentielles et qu'il est si difficile de saisir au juste. Jusqu'ici j'ai été content de mes perquisitions, mais j'ai rencontré encore ici ce qui si souvent déjà m'a fâché dans tous instituts publics, où on passe ordinairement les bornes prescrites et où on veut être plus qu'on ne doit être. Nombre de squelettes d'hommes, nombre d'injections de corps humains en entier, nombre d'objets relatifs à la partie clinique de l'homme m'ont fait pres-

fertir

sentir que les maréchaux formeroient bientot des prétensions à avoir le bonnet quarré et qu'au lieu de guérir les chevaux ils tueroient les hommes. Cette observation a encore gagné bien plus de force, quand on m'a montré le modèle du nouveau bâtiment qui étoit arrêté pour l'usage de cette école. Le tout avoit un air si somptueux, — jusqu'à donner au jardin botanique des parties angloises — que j'ai déja vu dans l'avenir le premier professeur en manchettes de dentelles ne plus vouloir s'abaisser à disséquer un cheval, mais préférant de s'en faire dresser un rapport; j'ai déja vu, comment cette place seroit briguée jusqu'à y attacher une finance, enfin jusqu'à infuser la science de père en fils, comme font les Présidens du Parlement quand ils couchent avec leurs femmes et travaillent à la grande oeuvre de faire un Président. L'esprit de réforme pourroit bien influer sur des plans, faits sous Mr. de Calonne et peutêtre que l'école y gagneroit en solidité ce qu'elle perdroit en bâtimens. Où l'amour ne va-t-il pas se nicher! je l'ai trouvé établi dans une injection anatomique, un jeune homme passionné d'une fille de seize ans la demande en maria-

ge,

ge, les parens s'y refusent, et il jure alors que morte ou vive il la possédera, elle meurt à l'age de dixhuit ans, il la disséque, la change en cire, la place sur un cheval également disséqué et injecté et offre ce tribut à la passion et à la fermeté la plus héroïque. Si jamais il ne s'étoit séparé de ce squelette, combien il seroit intéressant à mes yeux, mais il donne ce squelette au cabinet, obtient une pension de 50 louis et se place par cette action seule sur le dernier échelon de sensibilité morale et ne reste à mes yeux qu'un simple maréchal.

Marly.

Marly.

On pourrait aimer Louis XIV quand on voit Marly, un lieu qui réunit si bien le majestueux avec le champêtre, un lieu qui fait supposer que ce Monarque avait des mœurs, où il serait visionnaire qu'il était homme, car comment être insensible à ce cri général de la nature, quand elle se présente sous des images si douces, si riantes que celles de Marly, des images pourtant auxquelles lui-même avait donné l'existence, ou au moins qu'il avait su mieux faire sortir. En s'approchant de cette terrasse qui dans sa partie basse est terminée par un bassin couronné sur ses deux angles des deux fameux chevaux de Coston, on voit le pavillon principal, et de chaque côté six petits pavillons qui servent pour ainsi dire d'échelons pour parvenir au grand. L'architecture n'est ni belle, ni élégante, ils ont été peints autrefois à fresque, mais le tout est effacé et se présente sous un jour très disgracieux, même les pavillons menacent ruine, mais on assure que pas plus tard que l'été prochain tout sera réparé.

Quand on est parvenu jusqu'au grand pavillon même

qui

qui à une certaine distance est flanqué de deux communs plus ou moins élevés, on voit cet ensemble qui d'un côté présente la terrasse qui descend dont je viens de parler et de l'autre une terrasse qui monte jusqu'au dernier sommet de la colline. Tout cela est entouré d'un parc superbe qui de même que les terrasses est orné de bassins, de jets d'eau très considérables, de cascades, de statues, partie en marbre, partie en plomb doré, généralement bien travaillées, mais presque toutes mutilées, et cela par la méchanceté atroce de quelques mauvais sujets qui, il y a quelques années, ont fait cette opération à dessein prémédité. Les deux chevaux de Coston qui n'ont pas subi ce sort affreux sont d'une beauté sublime, et leur style est plus hardi encore, et leur anatomie plus parfaite que celle des chevaux des Thuilleries. Le marbre est répandu dans ce jardin avec une magnificence vraiment Royale, mais je trouve que le climat ici ne lui est pas plus favorable que chez nous, et qu'il faudroit absolument couvrir les statues d'étuis pour l'hyver, si on vouloit prolonger leur fait les apprécier. Toute cette magnificence pourtant ne m'a pas fait oublier ce sombre qui règne dans ce bois, bois qui cerne le tour et

qui

qui majestueux dans le silence de la nuit répand un vernis romanesque sur l'habitation d'un Roi même, et puis ce lointain qui se présente au bout de cette même terrasse, si grand, si beau, si riche. Ah! Louis XVI, quand dans mon imagination je te vois placé dans la rotonde intérieure de ce pavillon qu'on ouvre les battans des quatre salons qui y aboutissent et que ta vûe porte sur tous les objets qui t'entourent, combien ton coeur ne doit-il pas s'épanouir et sentir la grandeur comme le néant de ce monde.

Quand j'ai passé à l'aqueduc de trente-deux arches et de trois cent trente toises de longueur qui porte l'eau des réservoirs dans les tuyaux qui le distribuent à Marly et à Versailles, j'ai été saisi d'une sensation bien différente des précédentes, puisque j'ai cru me trouver dans l'ancienne Rome, tant cet ouvrage a le caractère grand, et comme la réflexion ne va jamais de pair avec le premier coup d'oeil, on se fait illusion un instant sur le but et on oublie qu'il étoit petit. Je ne suis pas assez mécanicien pour vous donner un détail précis sur les différentes opérations qui préparent tous ces grands évènemens, détail d'ailleurs infiniment ennuyant, ainsi je m'en tiendrai simplement à

vous

vous dire que l'aqueduc qui est soutenu par des arcades d'une hauteur immense et d'une solidité forte est une espèce de canal élevé, couvert et doublé de plomb, où un homme de ma taille peut marcher tête courbée. J'en ai fait l'expérience ainsi je parle avec connaissance de cause. Le château d'eau qui verse l'eau dans le canal a trois caisses de plomb dont l'une est toujours plus petite que l'autre, construites dont le but est de rompre la force de l'eau de manière qu'elle ne dépasse mal-à-propos les tours qui portent le dernier caisson de plomb à une certaine hauteur et qu'on entre plus ou moins pour diriger la hauteur de l'eau dans le canal. Les trois tuyaux de fer qui poussent l'eau perpendiculairement jusqu'à la plateforme de la tour, la reçoivent de cinq autres tuyaux semblables de dix-sept, et les derniers de vingt-cinq qui tiennent directement à la machine et sont poussés par soixante-douze pompes. Tous les tuyaux vont en partie inclinés jusqu'aux trois derniers qui sont perpendiculaires, ils sont tous de fer et découverts reposant sur les pierres, de manière qu'en voyant l'ensemble cela a assez l'air d'un arbre généalogique qui au lieu de pousser des branches pousse des

tuy-

tuyaux. La machine même qui est placée sur l'eau est un ouvrage si compliqué et si hardi par sa complication même, qu'il n'y a que moi qui sache peut-être plus hardi que le mécanicien auteur de cette machine, si je voulois vous en donner la description, aussi je l'abandonne, quoique j'aye vu avec la plus grande attention et saisi avec tout autant de clarté.

Luciennes.

C'est exactement sur une montagne au dessus de la machine de Marly que se trouve le fameux pavillon de Madame du Barry qui peut être est un des objets le plus au dessus de sa réputation. L'architecture extérieu-

re

ce est peutêtre trop simple pour un batiment qui doit
être élegant dans ses formes extérieures comme dans l'in-
térieur qui pour ainsi dire doit former le type du gout
de toute une nation; mais on est forcement récompensé de
cette premiere impression désavantageuse, si vraiment elle
l'est. Le fond de tous les appartemens est blanc ou en bro-
derie ou en tapisserie de soye, les garnitures des chaises
également; il n'y a que dans des salons où on s'est écarté de
cette règle, et très malheureusement, car on l'a orné de
quatre grands tableaux peints exprès pour y être pla-
cés qui ont parfaitement mal réussi et qui attristent
le mauvais gout de l'ier. Les jours, les portières, les or-
nemens des cheminées et des portes en or moulu, tout ce-
la est d'une recherche, d'un fini, d'un gout si supérieur
que j'en ai été frappé de la plus vive admiration. Le
vestibule est revêtu en marbre blanc, et dans le salon
de compagnie il y a quatre statues de marbre dont
l'une représente Madame du Barry qui devoit être bien
jolie, si elle lui ressemble, comme je compte encore la
voir elle-même, je vous en dirai des nouvelles un autre
jour. Dans le salon de compagnie il y a une petite sta-

tue

tuo de l'amour par le passé qui est très bien. L'ensemble est tel qu'il devrait être pour former la petite maison d'un Roi de France; de la magnificence, de l'élégance réunies dans un espace grand pour un particulier, petit pour un Roi, bien différent en cela et particulièrement pour sa décoration de la maison de Mademoiselle Gervais. A côté devrait du pavillon on voit une statue en marbre de Carare d'une Vénus sortant du bain qui est belle, très belle et qui m'aurait porté à toutes les extases de l'admiration, si la statue d'une Diane de l'autre côté du pavillon n'avait fixé mon sentiment, si on peut passer ainsi de l'impression d'un bloc de marbre travaillé, sans se rendre coupable d'une inconséquence morale. Allegrain toi qui la formas, Pygmalion moderne, ton ouvrage ne fit-il pas naître dans ton cœur les mêmes transports? au moins il devrait être animé, ce cœur, du feu céleste qui anime le génie et l'amour; et si pendant tu ne tiens l'original dans tes bras, au moins tu aurais mérité le sort heureux de Pygmalion. — La Pérou de Médicis a été obligée de céder, et dès aujourd'hui dans le genre gracieux la Diane d'Allegrain sera pour moi

la

la règle du parfait, comme dans le genre sublime le Mausolée de Richelieu par Girardon occupera toujours la première place dans mon âme. Je fens de ces enchantemens que l'art seul peut produire pour me livrer à ceux que la Nature bien plus puissante vous présente, car en faisant deux pas jusqu'à la balustrade on voit tout ce qu'il est possible de réunir pour jouir en plein de la belle Nature; il n'y manque que l'Océan, et ce foyer des échantillons du monde entier; tout est près de vous, tout est loin de vous, tous les genres sont dans toutes les distances possibles. Oui je le conçois que placé sur cette butte, sortant de ce Temple de Gnide, tout languissant encore des douceurs des plaisirs qu'on a goutés dans les bras de sa mie, ou que le lever du Soleil ou que le clair de la lune éclaire cette scène, placé là, contemplant toutes les richesses que Dieu créa pour former notre vie de roses, et puis consultant l'œil de sa Julie, voir quelle fera, à surprendre la larme de sentiment et le scintillant de la tendre volupté, l'entrelacer de ses bras, la ramener encore au Sanctuaire de l'amour, s'y plonger, brûler, se consumer de tous les feux,

et

et pénétré profondement de ce bonheur suprême, nager dans l'anéantissement, dans l'abandon le plus doux, le plus voluptueux — Oui, je le sens, je le conçois, qu'après un jour une nuit pareille, il ne reste plus qu'à mourir.

Bains d'Albert, Bains de Poitevin.

Les premiers sont dans une grande maison au bord de la Seine, où l'eau est amenée par des pompes, elle y est chauffée dans des réservoirs, ensuite distribuée comme l'eau froide par des conduits et lâchée par des robinets dans les cuves de chaque cabinet, où tout attenant se trouvent d'autres cabinets avec un lit, on y est parfaitement soigné, bien servi, et on ne paye que trois livres.

Les

On tous beaucoup la propreté, moi j'ai crû l'entrevoir aussi, mais je ne voudrois pas l'éprouver, car je hais tout ce qui s'appelle propreté des bains publics. Ceux de Vaterio sont tous de même, à l'exception qu'ils sont sur des grandes barques sur la Seine, mais l'eau malgré cela y est amenée par des pompes. Il y en a de plus communs sur plusieurs autres bateaux, où le prix est aussi plus modique.

Saint Denis.

Comme c'était apparemment dans l'instant même que les Religieux chantoient l'office que j'entrois dans cette église si antique qui est d'un Gothique imposant et d'un vrai

vuide sombre, je vous avoue que ce ton sépulcral, des voix en partie rauques, monotones et lugubres joint à l'appareil même et à l'idée que j'étois dans la tombe des Roix me préparoit saintement à saisir l'esprit qui doit présider à ce lieu réputé sacré. Dans le choeur même le cercueil à droite de l'Autel est l'objet qui frappe le plus, il est encore couvert de velours et très orné, deux torches y brulent jour et nuit; c'est celui de Louis XV; il y tiendra sa place jusqu'au moment où Louis XVI le remplacera, c'est l'étiquette: il y en a donc aussi pour les morts. Si le Roi régnant étoit obligé de venir une fois l'an faire sa prière au pied de cette tombe, je trouverois du sublime dans cet usage; mais tel qu'il est aujourd'hui, ce n'est qu'une étiquette.

Les épitaphes qui couvrent les tombes de Charles le Chauve et de Dagobert, sont au choeur et de cuivre ou de laiton autrefois doré. L'autel doit être précieux, il étoit couvert, ainsi je n'en saurois porter témoignage. Tout le choeur est entouré de monumens en forme de sarcophages de presque tous les Capets et Valois, tous de marbre ou bronze, plus ou moins ornés, tous mal

tra-

travaillés et aussi dégoutans qu'ingénieux par le costume adopté de toutes nouveautés. Henri II avec sa femme et François avec sa femme et cela dans toute leur nudité et leur maigreur de maladie sur les tombeaux de marbre ce qui forme un horrible objet d'anatomie: Depuis Henri IV il n'y a plus de monumens, et tous les Bourbons, à peu près cinquante, sont placés dans une église souterraine qui n'ouvre que lorsqu'il existe le cas d'augmenter cette société, mais il faut être Roi, Reine, fils ou fille de Roi pour jouir de ces petites entrées toutes désagréables qu'elles seroient même pour un curieux. Plusieurs particuliers ont eu l'avantage de voir mêler leurs cendres à celles de leurs Rois, et on n'a qu'à les nommer pourquoi ils tiennent dignement leur place: du Guesclin, Louis de Sancerre, du Barbazan, le Chevalier sans reproche, l'Abbé Suger, et enfin Turenne dont le Mausolée est sans inscription; il faut supposer pour l'honneur des Rois de France que le croyoit si grand, si connu qu'il n'avoit que faire d'une inscription.

Il n'y a point d'ensemble dans ce monument par conséquent rien d'imposant; la pyramide en marbre gris-pâle, les orne-

ornemens en bronze, tout cela fait mal, le bas-relief est mauvais et ne fait pas, les figures de l'immortalité, de la sagesse, de la valeur sont bien exécutées et bien groupées, l'aigle de l'Empire a voulu rendre l'air effrayé et n'a pas conséquent le but de l'artiste, mais je désapprouve le souverain qui permet que non seulement on insulte toute une Nation et bien plus encore que l'on éternise par le marbre des haines nationales. Estimons le vainqueur rendons justice à son courage et que notre fierté en augmente. En général ce monument n'a pas rempli mon attente.

Pourquoi Louis XIV a-t-il fait ériger un monument au Comte de Saint-Maigrin qui a péri dans le combat du faubourg Saint-Antoine? Je l'ignore, aussi est-il placé modestement dans la nef qui est séparée du chœur par une superbe grille de fer surmontée d'une croix qui doit être d'or.

Une cuve très grande de porphyre est encore conservée dans cette église. Sans discuter à quoi elle peut avoir servi autrefois, il faut convenir que c'est un beau morceau, et le vitrage peint est aussi vif dans ses couleurs

leurs que bien conservés

Le cloitre est un quarré très vaste, avec un beau dortoir, un grand escalier et un lavoir d'une pierre de liais d'une circonférence étonnante au centre de cet escalier. Le réfectoire est très grand, de chaque coté sont des bancs devant lesquels se trouvent des petites tables pour y faire dîner toujours deux Réligieux; il est orné de beaucoup de tableaux très grands qui représentent plusieurs faits de l'histoire de France, mais l'exécution n'est pas des plus finies; deux tableaux cintrés aux deux bouts du réfectoire ont bien plus de mérite. La cuisine est grande en proportion de la Communauté qui est très nombreuse. Il y a encore plusieurs grandes salles qui sont employées pour la cour dans les occasions ou quelqu'un de la famille Royale meurt, et qu'on y fait le service des quarante jours.

Le batiment renferme dans un grand style, tous ces hommes noirs — Bénédictins — qui avec leurs capuchons en tête bourdonnoient leurs heures, et cela dans ces vastes halles où l'écho en triplait le son, et puis ce silence universel qui régnoit dans l'ensemble, tout cela réuni imposoit malgré vous, et faisoit frissonner non par le corps,

mais

mais l'âme.

Mausolée de Mazarin.

Tout ce qui est du sculpteur est beau; la figure du Cardinal, quoiqu'à genoux, une main appuyée contre son cœur, a de la noblesse et de la piété, la draperie est riche et bien rendue; les cercles de bronze qui entourent le sarcophage ne paroissent ici de trop, et donnent un air étranger au morne et lugubre imposant du reste, les statues de bronze assises sur les gradins sont bien peu de choses et ne répondent pas au mausolée même; St. Jean l'Evangéliste travaillé par Desjardins a l'air d'un Marquis en robe de chambre dans l'attitude de se faire peindre

en

en écrivant à sa maîtresse et correspond mal aux autres trois Evangélistes en grandeur colossale appuyés au dessus de la Corniche. Le tableau de la nativité par Alexandre Véronèse au maître-autel est beau et certainement de ce maître.

Mausolée du Cardinal Dubois.

Le Mausolée du Cardinal du Bois n'est pas mal du tout pour l'exécution, et jamais peut être Du Bois n'a eu un air si digne que dans ce monument, mais il faut convenir qu'il est placé de manière, comme si l'église avoit honte de lui, ou comme si lui ne se trouvoit pas digne d'approcher du Sanctuaire, car il est niché derrière la porte,

ayant

ayant l'air de demander pardon à Dieu et aux hommes du scandale qu'il a donné et de la mauvaise administration dont il s'est rendu coupable; ici il se trouve également à sa place.

Carmelites.

Plusieurs tableaux de Champagne sont bons; les quatre colonnes de l'ordre antique près de la grille sont d'un grand prix, l'autel se présente bien près de la grille des Religieuses il y en a un autre très orné pour donner la communion. Au plafond le Christ peint à fresque entre la Vierge et Saint Jean qui paroit perpendiculaire étant vu qu'il est horizontal offre une difficulté vaincue, mais n'a

n'a point fixé mon admiration. Mes sensations étoient bien autres, quand j'approchois de ce fameux tableau de Le Brun qui est reputé son chef-d'oeuvre; je parle du portrait de la fameuse Mademoiselle de la Vallière qu'il a représenté en Madelaine repentante. On assure que ce tableau étoit ordonné avant qu'il fut question de la retraite de cette auguste pécheresse; mais qu'occupé de ce tableau l'événement avoit eu lieu, et que Le Brun en avoit tiré parti. Considéré même sous ce point de vue religieux, je crois qu'il a bien fait, ce tableau seul pourroit donner de la vocation aux jeunes âmes sensibles et aimantes; et combien dis-il interesser encore l'artiste, joignant à l'expression la magie du coloris. Les pieds sont affreux, ils sont d'une grandeur revoltante, le bras fait soupçonner une ossification grossière et lourde, d'ailleurs il est étranglé par la draperie au dessus du coude, ce qui fait un effet disgracieux; la draperie même n'est ni legère, ni riche, et le peintre n'a point tiré de tirer parti des différentes étoffes qui jouent contrastent si bien, et font mieux sortir les figures, tout est drap, tout est toile, défaut propre à l'école d'Italie et à tous les peintres qui

se

se sont moulés sur elle, adoptons les grands moyens qu'a-
vait cette école, mais joignons-y les inventions de notre
siècle, de notre terroir, et nous pouvons approcher de la per-
fection. J'ai noté les défauts, je vous les ai fait observer par
mes lettres avec enthousiasme, avec chaleur à l'admiration
de l'expression qui règne dans cette tête, qui plus on la voit,
plus elle fixe ce sentiment, plus elle fait partager tous les
mouvements, toutes les agitations qui frappoient l'âme de
cette dame la faillite dans ce moment intéressant où elle
abandonnoit tous pour se livrer à Dieu; son œil est rou-
gi par les larmes, il n'est point de ce noir scintillant qui
n'est qu'aux Portugaises, il n'est que bleu, et pourtant quel
le expression! Ce n'est point le désespoir, mais cette dou-
leur qui annonce à l'amant aimé, combien on est atteint de
l'avoir affligé, quand sûr qu'il pardonne, qu'il aime on
trouve de la consolation dans ces mêmes larmes, on retro-
ve une satisfaction douce de pouvoir les verser en pré-
sence de cet être chéri, comme preuve nouvelle de la pas-
sion qu'on lui porte. Oui on pleure au désespoir, si l'or-
gueil n'avoit existé, et si le bien-aimé lui-même par ses
baisers redoublés ne tarissoit la source de ces larmes,

ou

on ne se consolerait jamais de pouvoir cesser de pleurer.
Vous direz peut être, ah! combien votre imagination vous a-
t-elle emporté, mais je vous le répète, j'ai éprouvé tout
cela, et le peintre l'a senti comme moi, il a lu dans l'âme
de cette pénitente, qu'elle pleurait autant du plaisir de
pouvoir donner cette dernière marque de tendresse à Louis
XIV qu'elle pleurait de repentir, de douleur du péché si
doux qu'elle avait commis. Quelle âme que la vôtre! Com-
bien digne de l'autel que l'amour y avait dressé, et vous
l'avez quitté! Que je plains le froid appréciateur des
arts qui la toise à la main calcule le dégré de perfection
de chaque pièce, porte un jugement sévère et ignore ce
plaisir sublime de rêver, la pièce qui vous doit former
le thême de l'homme sensible appréciateur des arts et
puis c'est à son cœur, à son âme, à l'étendue, à porter
sur l'avenir, plus heureux, si le présent, si le passé lui of-
fre des moyens pour remplir son idéal, c'est alors seul que
l'artiste peut être glorieux, et que son noir d'ouvrage est en-
noblie par l'effet qu'elle produit.

Le Cardinal de Bernis en marbre agenouillé devant
cet autel est beau par lui même, mais fait naître l'incer-

ti-

titude si c'est devant Dieu ou devant la Madelaine qu'il est en oraison.

Sainte Geneviève.

Cette batisse que j'ai toujours cru trop pauvre est pourtant très digne de sa reputation. Elle a enrichi quelques architectes, elle en enrichira encore, et apprauvrira le public, mais elle donne aux étrangers le spectacle d'une architecture dans le grand style, et des détails d'un fini qui a peine à croire; car tous les plafonds de l'intérieur et du péristille sont taillés dans la pierre même avec autant de richesse que de goût, les colonnes sont d'une légereté fausse, sans cela au dessous des proportions

du

du poids qu'elles soutiennent. Les frises peutêtre n'ont pas assez de simplicité et sont trop chargées, quoique tenans à l'ordre Corinthien, cela n'est point exactement un défaut. Il n'y a qu'une des quatre parties qui mènent au dôme qui soit finie, mais elle fait juger de la noble simplicité qui regnera dans l'ensemble, aucun ornement, aucun tableau; il n'y aura que les monumens de Descartes et de Souflot avec leurs statues en grandeur naturelle tout près de l'entrée, le dernier au fond aura un peu l'air de se mocquer du Philosophe, car il pourra lui dire, j'ai transformé tes écoliers de raison en foux de pratique, car je leur ai fait ériger un bâtiment, le comble de la folie, superflu dans une ville où les eglises couvrent la terre comme les champignons, où il faut établir des Loteries pour fournir aux moyens de batir ce temple, où il faut que malgré cela le Roi y ajoute, ce Roi qui assemble des Notables pour couvrir le déficit, dans une ville où l'hotel Dieu seul renferme six mille pauvres, et dans un pays où il y a dix-sept mille enfans trouvés en nourrice.

Obser-

Observatoire.

Le batiment et l'institut qu'un astronome y veille jour et nuit pour observer le cours des astres sont également utiles. Ce qui a le plus fixé mon attention est une espèce de puit sous l'observatoire même, dans lequel descend un escalier tournant de cent quatre-vingt-cinq marches construit avec beaucoup d'exactitude et de hardiesse. En partant de l'escalier on est le maître d'entrer dans l'une ou l'autre des galeries souterraines qui se croisent en mille manières, en partie murées, en partie taillées dans le roc à hauteur d'homme. Elles menoient anciennement à des carrières, et on prétend qu'il y en a qui passent jusqu'à la place de Grève. Il est étonant que n'existant pas des trouées,

on y respire pourtant un air si libre, car j'ai été me promener longtems avec deux flambeaux dans ce dédale souterrain qui vaut bien le Labyrinthe de Crète, et je n'ai pas été incommodé les noirs du monde, et j'ai tâché à développer, en comparant ceci avec les Catacombes Romaines, l'origine de ces bâtisses peut être très simples et auxquelles on a prêté tant de différens buts. Tous les coins des lieux souterrains sont marqués de noms tracés dans du tableau de marbre incrustées dans le mur. Deux Capucins y ont péri malgré cela pour n'avoir jamais pu trouver la sortie de ces caveaux.

Val

Val de grace

Le Val de grace m'a plus interessé par sa fondation et par Madame de Motteville qui en fait si souvent mention que par tout autre motif, aussi je n'y ai rien trouvé d'intéressant que du coté gauche du maitre-autel la Chapelle toujours tendue en noir, où depuis Anne d'Autriche on conserve les coeurs de France et d'Orléans, de l'autre coté le choeur grillé des Religieuses qui se distingue par une couronne dorée au centre de la grille, les colonnes Salomoniques torses de bronze qui soutiennent le dôme du maitre-autel aussi de bronze, enfin le grand tableau à fresque de Mignard, où vraiment la vûe se perd dans des espaces infinis, et forme une magie que j'ai rencontré dans peu de tableaux. Tout cela ne saurait etre un sujet d'un étalage d'amour-propre, car cette maison n'a été construite, fondée et dotée que pour n'etre pas oubliée, et cela par une Reine qui, si elle avait adopté sincèrement l'esprit de la Religion, aurait du prendre aussi celui de l'humilité et ne pas agir par un esprit mondain, mais ce qui est bien fait pour étouffer l'orgueil de ce

mon

monde, c'est la reflexion aussi vraie que juste que l'existence des barricades et de la fronde seule, éviteront qui dans le moment même chagrineront si cruellement cette femme Reine ont perpetué sa mémoire, et non ce sal de grave avec toutes ses momeries.

Sorbonne.

J'ai vu les fameuses du fameux Ribalier soutenir thèse en Sorbonne, et j'ai été bien aise de les voir. Les bancs ici ne sont pas si poudreux que dans nos académies politiques; les répondans ont l'air plus imposant, plus décent, tous plus ou moins Ecclésiastiques en habits éclatifs à leur état. Le latin se parloit avec vivacité et malgré la pro-

prononciation française assez intelligiblement. On voit que ces Messieurs sont faits à ce genre d'escrime. Les salles sont tendues en hautelisses et ornées de beaux portraits.

Dans l'église le Christ en marbre blanc sur un fond de marbre noir qui orne le maître-autel frappe déjà par sa simplicité, si même l'exécution n'y répondoit pas, mais aussi elle est digne du but qu'elle doit remplir.

L'idée du beau que j'y ai puisé me rend plus digne d'approcher du Mausolée du Cardinal Restaurateur, et après l'avoir admiré souvent très souvent d'un pas lent tel que celui du Conjurateur, toujours l'oeil fixé sur ce chef-d'oeuvre animé, après avoir donné par intervalle et avec effort un nouveau jeu à ma respiration arrêtée par l'admiration, je me suis écrié, Girardon étois dans ton art ce que Richelieu étoit dans son ministère, le premier des hommes. Imbécille admirateur de l'antiquité, viens te prosterner devant ce Mausolée et fais abjuration de tes préjugés. L'artiste dans son Apollon du Belvédère est grand, mais Girardon dans son Richelieu est grand aussi. Le marbre parle le Cardinal perce profondément, la Du-

chesse-

chesse d'Aiguillon sous la figure de la Réligion porte l'émotion dans l'âme et la Science à ses pieds, pleure avec un abandon entier d'elle-même; quelle noblesse dans toutes les figures, quelle expression dans leur physionomie, quel moëlleux dans les chairs, quelle richesse dans les plis sans recherche, la nature les a jetté et l'artiste les a saisi, enfin comme le voile de la Réligion vole, et par sa légéreté, sans etre transparent, fait douter qu'il est de marbre. Si l'artiste avoit donné plus de simplicité au tapis sur lequel repose le Cardinal sans le barioler d'ornemens de mauvais gout, et si la partie du bloc qui soutient la Réligion annonçoit le statuaire au lieu de l'architecte, j'aurois cru détruit le doute des Philosophes qui ne croyent pas au parfait.

Ecole

École de Chirurgie.

C'est encore un des bâtimens qui fait honneur au Gouvernement, pourvûque qu'on ne s'attache pas à critiques et peut-être à juste titre, qu'ici comme dans tous les établissemens Royaux le fond est emporté par la forme, le cérémoniel, l'appareil, les honneurs à rendre au Roi comme fondateur, restaurateur, protecteur, à l'architecte, aux hommes soi-disant illustres, mais que personne ne connoît ni Dieu ni les hommes, hors ceux qu'ils ont corrompus, et les victimes de leur ignorance qui pullulent dans les Champs élisées, où tout est en buste, en portraits, en salle d'assemblée, en académie, en bibliothèque, en bureaux, enfin où le Suisse qui montre aux étrangers forme un des premiers motifs du bâtiment. Si l'essentiel n'est pas négligé, si le solide reste, je ne blâme pas la magnificence de ces monumens publics, ce sont eux seuls qui parlent à la Nation, mais il ne faut point alors que cette Nation gémisse sous le poids des impôts et de la misère.

Mau-

Mausolée du Cardinal Fleury.

L'idée en est grande, l'expression dans la physionomie du Cardinal bien rendue, et lui-même dans une attitude noble et bien drapée, mais tout ce qui est marbre n'est pas bien fini, ce dernier coup de ciseau qui annonce le maître manque, tandisque les attributs du Cardinal en bronze sont d'un grand fini.

Saint-

Saint - Honoré.

Saint - Honoré se distingue particulièrement par trois autels qui sont sur une même ligne, et comme les premiers sont ornés de peu de statues, le dernier forme une perspective d'autant plus saillante et plus extraordinaire que la dernière Chapelle est en forme de grotte surmontée de la croix et d'une Marie éclairée par une fenêtre pratiquée en arrière de la croix entre les deux murs. On célébrait exactement le service de nuit pour un Curé de cette paroisse on employa pour la musique le serpentin dont on devrait plus faire usage dans nos églises pour tout ce qui doit exprimer le lugubre, le sombre, l'imposant, car je n'ai guères entendu d'instrument si noir, dans le fort et sépulcral.

Garde

Garde-meuble de la Couronne.

Quelle attente déchûe! Après tout ce qu'on m'en avoit dit, conté, fabulé, je devois croire voir le double du trésor de Dresde; eh bien, j'ai eu de la foi et j'ai crû en bon chrétien qu'un assez grand caisson contenoit pour soixante millions de pierreries de la couronne pour le sacre, cérémonies etc., je l'ai cru bonnement, quand même les méchans disoient que le déficit s'est glissé là, comme partout ailleurs, j'aurois volontiers convaincu mon antagoniste, mais comme on ne montre rien de tout cela, j'ai conservé ma foi, et mon incrédule ses doutes. On se pare beaucoup d'un écusson travaillé en haut-relief en argent, on le fait descendre de Scipion, mais décidemment cela n'est pas vrai, car alors on n'avoit pas de drapeaux comme on en voit ici; je l'ai fait observer à Mr. Bitaubé, très grand Professeur, mais très indigne garde-meuble de la Couronne; j'ai même ajouté que le Prince Bielosielski possédoit deux pièces du même

genre,

genre, et qu'ils n'avoient qu'à se concerter sur ce qui en étoit.

Un Sardonyx taillé en cuvette d'une belle grandeur mérite quelque attention, encore les orneroit pour la messe, quand le Cardinal de Richelieu la desservoit fort d'un beau travail en or et pierreries, particulièrement la cassette qui contient le tout est d'un travail en filigrane d'or le plus fin que j'ai encore vu, pourtant on préfère encore à cette garniture de messe celle du Cardinal Mazarin qu'on y conserve également qui est de cristal de roche et qui pour le prix est bien supérieure à la Chapelle ambulante du Cardinal Richelieu. Ce qui a le plus fixé mon attention, c'est la manière dont on conserve les tentures, et plus particulièrement la manière dont une de ces tentures est faite; le tissu est tout en or mat, les desseins les plus beaux en grandeur naturelle y sont tracés en contours bruni d'or ou de soie, les grands jours en or un peu luisant et les ombres en or plus rembruni. Comme le tout est presque mat, rien ne fait mal à l'oeil, mais le tout a un charme qui donneroit même satisfaction pleinière au peintre le plus délicat. On ignore d'où datent l'art, l'artiste et les tapisseries. Ici j'ai encore rencontré beaucoup d'appareil

pareil et rien de solide, un seul appartement de la voute verte de Dresde mérita bien plus d'être vu que tout ce garde-meuble qui pourroit de plein droit être mis en réforme.

Galerie du Louvre.

Je ne parle pas aujourd'hui de la Galerie du Louvre puisque je compte y retourner, mais le coup d'oeil que j'y ai jetté m'a fait voir le naufrage des arts peint en grand par des coups d'ignorance et de négligence bien hardis

---

Gobelins.

L'ouvrage est presque le même qu'à la Savonnerie, à l'exception qu'ici tous les jours sont en soie et les ombres sont en laine au lieu qu'à la Savonnerie tout est en laine. Ici il y a des métiers horizontals et perpendiculaires, ce qui se travaille sur les métiers horizontals est à un bien meilleur marché que les ouvrages en métiers perpendiculaires, la bonté du travail est égale et on n'a jamais pu me donner une raison bien concluante pour avoir adopté aussi les métiers perpendiculaires, tandisque les horizontals existoient toujours, car convenez que le motif que les amateurs puissent mieux voir ferait bien plat. Quand on travaille horizontalement, le tableau est sous le métier, quand on travaille perpendiculairement, le tableau est derrière, et alors les contours sont dessinés sur le tissus. Une autre quarrée

du

du plus beau revient à cinq cent Livres, et il n'y a presque que le Roi qui y fait travailler.

Jardin du Roi.

L'emplacement est beau et on paroit dans tout l'arrangement avoir consulté le Cte. Le Belvédere porte ce nom à juste titre, car on y jouït de la plus belle vûe; et la machine qui annonce l'heure du midi est ingénieuse; quoique je crois que le tout pourroit être beaucoup plus simplifié. Le parasol de bronze est une magnifique déplacée, et les palissades de fer qui entourent tous le jardin sont absurdes dans une école botanique où des simples charmilles de différens arbustes auroient bien mieux fait; mais le refrain:

le

le Roi payé et la chasse avec laquelle on croit pouvoir excuser toutes les magnificences ridicules auxquelles on se laisse aller dans la Cour la plus pauvre. Le Cabinet du Roi qui est placé dans un batiment à l'entrée du jardin est digne du fondateur, le Comte Buffon. l'ordre établi et la richesse des objets qui le composent sont également intéressans pour l'amateur. J'ai trouvé moins d'animaux bourrés que je n'aurois cru y voir, et sur cet objet il y a des lacunes qu'on ne trouve pas si considérables dans les Cabinets de Cassel et de Brunswic. les autres articles sont un peu trop entassés les uns sur les autres faute d'emplacement, mais l'ordre systématique y est si strictement observé que par là ce cabinet se distingue très préferablement de tous les autres, et pour quiconque a étudié cette partie, il est très facile à se diriger soi-même et d'apprendre en même tems. On remédie au premier défaut en faisant bâtir à neuf une galerie spacieuse, et peut être que les lacunes disparoitront quand on aura déguisé plus convenablement tout ce qu'on possède, car nommément il y a huit cent oiseaux et plus qui sont conservés outre-part, il est possible que l'outarde que j'ai cherché en vain est du nombre; en retour j'y ai trouvé le geai pliant que Mr.

Sch.

N.S. montroit aussi tant de prétentions, le morceau qu'on possède ici est bien plus grand que celui de Mr. N.S. et il est décidé présentement que ce nouveau fossile nous vient du Pérou.

Le Comte Buffon n'est pas mort, mais ne vit plus, et finira bientôt la dernière page de sa propre histoire naturelle en tâchant de se convaincre de la vérité de son système dans les sphères inconnues, et dans peu de jours celui qui traça le tableau de tout ce qui respire ne respirera plus lui-même.

Salpetrière.

Ce monument a dépassé de beaucoup mon attente par la beau-

beauté des batimens qui se presentent bien et forment diffé-
rentes cours, pas l'ensemble que cela embrasse, car on y
nourrit entre sept et dix mille pauvres — les arrees sont diffé-
rentes — et pas la terre qui est bonne et propre autant
qu'il est possible dans un institut aussi considerable, car il ne
faut jamais exiger l'impossible ou le parfait. La pauvreté est
le premier titre pour y etre reçu, celui d'orphelin également,
enfin la paye d'une certaine somme suffit pour y etre en
pension, et il y a beaucoup de personnes sous cette derniere
cathégorie, une des premieres regles de la bonne administration.
L'Archevêque de Paris est chef de la direction, c'est quand
je vois un Evêque à la tête des pauvres que je le crois à
sa place, et quand je vois ces pauvres bien tenus, je respecte
l'Evêque. Il n'y a que les hommes absolument necessaires
qui sont employés dans la maison, au reste tout est sous
l'inspection des femmes, une Supérieure avec trente-six
soeurs sont à leur tête, j'ai été dans leur réfectoire qui avoit
un grand air de propreté. Sous elles plus de soixante soeurs
font le service moins distingué, et enfin près de deux cent
cinquante sont employées au service subalterne. Toutes ces
différentes classes sont distinguées par l'habit qui est uni-

forme

forme, sans etre d'un certain ordre, car depuis la superieure jusqu'à la derniere des femmes elles ne font pas du voeux et peuvent se marier.

Elles approchent des soeurs grises, mais elles ne le font pas. Il faut encore observer que toutes sont prises de l'hôpital même de maniere que cela forme une espece de débouché — pas trop brillant à la verité — pour les pauvres qui y sont reçues. J'ai passé dans la salle des femmes malades, où il y a des lits de lit avec des rideaux verts et j'ai remarqué peu ou pas d'odeur, j'ai passé dans un salon où il y avoit plus de trois cent cuches, rien de plus propre, rien de plus pur, rien de plus appétissant, on pouroit y voir reposer son propre enfant sans repugnance, j'ai passé dans un salon où plus de trois cent filles travailloient, cela n'étoit pas tout-à-fait la même chose, il y avoit une odeur de pauvreté, mais bien moins que dans la retraite d'un artisan françois, leur ouvrage est bon, consiste en partie en broderie etc. et se vend au profit de la maison, ce qu'elles gagnent dans leurs heures de loisir est pour elles, elles l'employent ordinairement à se nourrir un peu mieux que leurs compagnes, car sur cet article elles sont restreintes au-

tant

tant qu'on peut l'être, cela suffit exactement pour ne pas mourir de faim, du pain, de l'eau, un petit bouillon et un peu de viande. Il faut avoir soixante-dix ans pour obtenir du vin, et pour le boire aux dépens de la maison. Tout enfant élevé dans cette maison n'est pas maître de son existence avant l'age de vingt-cinq ans, c'est alors qu'il peut se placer, mais ordinairement ils n'y peuvent pas tenir et reviennent ici ou dans la bonne maison ou par correction dans celle où l'on enferme les filles de mauvaise vie qui est si bien séparée de celle-ci qu'on ne saurait en faire ouvrir le guichet qu'avec permission du Gouvernement. Je l'ai vu ce redoutable endroit, et j'ai été d'autant plus convaincu que Madame la Motte n'en est sortie qu'à bonne enseigne.

La maison des fous fait aussi partie de cet établissement, mais je me suis refusé à la voir, car je crains toujours d'emporter ce tableau affreux de la dégradation de la nature humaine, tableau qui ne saurait que faire naître des cruels retours sur soi-même. Cette maison n'est pas dotée, elle n'est soutenue que par la munificence du Roi seule, qui y destine pas au plus de deux millions de Livres.

Hôpi-

Observations sur les Hopitaux de Paris.

Le Hopital est un si grand mot à Paris, est un point sur lequel tournent tant de fortunes, est un des buts secrets qui joint à celui des filles, noire avoué encore anime les trois quarts des etrangers à Paris, le Palladium de la nation, sa gloire, pour laquelle toutes les autres la jalousent et dont elle est plus vaine qu'elle ne devroit l'etre. C'est un avantage et non une gloire, elle le doit à des excommuniés jugés indignes, non de vivre, mais de mourir avec elle. Ce ne sont pas là des preuves et des genies dont une nation doit se vanter pour se parer de gloire. Peut-etre même que c'est dans ce faste des Hopitaux, dans cette possi-

bi-

bilité d'accumuler assez des trésors pour tendre à la perfection qu'on pourroit saisir ou le foible, ou les suites funestes des abus et du luxe d'une nation qui d'ailleurs brille d'un feu qui pousse au grand, au sublime; car ôtez les Evêques de Paris et renvoyez les à leurs diocèses, les abbés à leurs abbayes, les chanoines à leur chapitre comme soutiens indirects; renvoyez les gouverneurs, les commandans en premier, en second, les lieutenans généraux, les Intendans dans les provinces, les colonels et les capitaines de cavallerie à leurs régimens; ôtez aux inutiles leurs pensions, réformez les abus; les trois quarts des filles — qui forment le fond des spectateurs — fileront du lin au lieu de filer l'amour, et les honnêtes femmes ne seront point confondues avec elles; et on sera à son aise dans trois spectacles, au lieu que certains jours dix suffiroient à peine, et qu'ils sont devenus nécessaires pour rendre plus facile la tranquilité de cette ville colossale. Vous devez sentir, après ce que je viens de vous dire, combien il est essentiel d'avoir une idée juste des spectacles, afin de pouvoir fixer son opinion sur Paris même. Je tacherai de vous satisfaire, quand même je prévois que la tâche que je m'impose est longue et difficile.

Salles

Salles de Spectacle.

Il paroit écrit dans le livre des destins qu'on ne feroit bâtir une salle de spectacle quand je les passe toutes en revue, je n'en trouve pas une qui me contente. Celle de l'opéra ne pouroit m'occuper qu'un instant, puisqu'elle n'est qu'un interim, mais au moins pourroit-elle servir de modèle, elle est grande, mais pas autant que celle de Berlin; les loges sont si mal distribuées qu'il n'en a très peu où l'on jouïsse bien du spectacle sans se donner le torticolis. le parterre est debout mal éclairé et par des lustres qui aveuglent au lieu de donner du jour, peu de sorties, aucun débouché que celui du boulevard, le coloris bleu et blanc, le bleu mange la lumière et le blanc salit, particulièrement

les

les couleurs n'étant que en détrempe. Les colonnes qui ornent l'extérieur ont plutôt l'air chandelles que colonnes. Enfin c'est un intérieur qui existe plus longtemps qu'il ne devrait car il a été bâti dans soixante-quinze jours pour un ou deux ans, et voilà qu'on y donne l'opéra depuis sept ans, sans s'embarasser, si peut-être le toit n'écroulera un beau jour. Si on réalise l'idée qu'on prétend exister de transférer ce spectacle au Palais Royal, il faut convenir qu'on a choisi encore un local bien étroit et qui par sa position seule coutera quelques crus et jambes.

La salle des François a beaucoup d'avantages réunis, et les défauts sont en petit nombre. On y voit, on y entend bien, le parterre est assis, la salle même éclairée par un grand lustre surmonté d'un réverbère horizontal, les loges bien distribuées, les corridors spacieux et en pierres couvertes de nattes, ce qui empêche ce bruit toujours si désagréable pour les spectateurs et pour les acteurs plus de sorties qu'on en a ordinairement, mais toujours pas assez, les grands et les petits escaliers chauffés, un beau foyer dans un beau stile orné de bustes en marbre des auteurs dramatiques qui font honneur au souverain qu'on leur donne,

mais

mais qui sont trop peu éclairés pour les juger. Voici leurs noms: Molière, Piron, Voltaire, Crébillon, Racine, Pierre Corneille, Thomas Corneille etc. Le vestibule est grand, soutenu de colonnes ayant deux grands escaliers des deux côtés qui se présentent bien. Un grand poële au centre où la statue de Voltaire de marbre en grandeur colossale, assis en face de la grande entrée, l'opéra intérieur entouré d'arcades élevées de quelques marches. Voici le bien et présentement examinons le mal. On avoit une place immense devant la salle, on devoit la laisser telle, et se féliciter de l'avoir, d'autant plus que les grandes places sont rares dans ce quartier de la ville. Mais non, on bâtit des rues en pattes d'oie, baptisées d'après les plus grands auteurs de la scène dramatique; Molière, Racine, Voltaire etc. elles aboutissent à une place très médiocre: On néglige de ménager des portails aux quatre côtés de ce bâtiment, et présentement on est à attendre des fiacres avant que les voitures arrivent à la file. La salle est peinte, comme celle de l'opéra, ainsi elle a les mêmes inconvéniens pour les couleurs, de plus les ornemens sont travaillés en bosse, et ainsi bien plus exposés à souffrir par la vétu-

té

té, encore pêchent-ils par le mauvais goût. On critique l'architecture extérieure, je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, car une salle de spectacle ne doit pas être somptueuse comme un Temple.

La salle des Italiens n'a pour elle que la décoration intérieure qui est verte et or, et qui subsistera en dépit des François et de l'Opéra, mais la distribution est horrible, car on n'y voit bien nulle part, le parterre est de bout, à l'orchestre on voit mal abominablement et peu de débouchés.

Toutes les autres salles, les Variétés et les Beaujolais au Palais Royal qui représentent une décoration champêtre, celle de l'Ambigu Comique au boulevard qui est jolie, nouvelle et décorée à la Chinoise, celle des grands danseurs qui est horrible et décorée dans un goût analogue au spectacle même, toutes sont ordinairement si garnies de monde, si peu solides, en apparence au moins, si peu aérées, et si peu munies de débouchés que sans être extrêmement poltron, on peut très bien craindre d'être écrasé par des murs, étouffé par la chaleur, empoisonné par l'air méphitique, mis en marmelade par la foule ou brûlé tout vif pour être expédié plus vite.

Les tirons où on donne les marionettes, les Tartaréni et

les

les ombres chinoises au Palais Royal font des trous également et rien que cela.

La Garde à l'opéra, aux Français et aux Italiens ne fait pas des Gardes Françaises, puisqu'elles font corps spectacles du Roi. Aux autres spectacles c'est le guet à pied qui fait le service. Il est étonnant avec quelle politesse et quel ordre les Gardes Françaises font le service au spectacle, il est vrai qu'ils en ont l'habitude, et que c'est à peu près le seul service qu'ils font. Au reste il faut convenir encore que le Français est criard et querelleur, mais pas méchant. En Allemagne au quart du bruit qui se fait ici, aux gros mots que le peuple lâche, il y aurait du sang répandu, ici je suis sans inquiétude. Le parterre qui est assez mal appris se porte souvent comme des vagues d'un côté à l'autre, tombe tout d'un coup sur un air comme des polissons. Vous croirez que ceux qui souffrent de cette fluctuation se fâchent, non on rit ou prend son parti en patience, et tout au plus on prend un air refrogné. Insensiblement cette mer agitée regagne le calme, et tout le monde est tranquille, tandisque pourtant une centaine de personnes par la mauvaise plaisanterie

rie de quelques mauvais sujets se sont vu ballotés comme des sots. Souvent les applaudissemens, les éternûmens etc. sont trop bruyans; alors un sélateur bénévole ou un des trois soldats qui cernent le parterre en trois points différens crie: paix donc, et tout se tait, et toutes les opérations de la nature volontaires et involontaires cessent. Souvent quand le parterre étouffe de chaleur, il crie qu'on ouvre les loges, il crie une demi heure, personne n'ouvre et c'est tout comme —. Il faut convenir aussi, que ce cri n'est pas le cri de la colère, c'est le cri d'un peuple qui demande miséricorde, et il ressemble si fort à celui des brebis enfermées au printems dans une étable avec les agneaux qu'on pourroit y etre trompé.

Comme j'en suis au parterre, je le coulerai à fond et je n'y reviendrai plus. On a si grande opinion en pays étrangers des jugemens que ce parterre porte, et vraiment on a tort, car non-seulement les applaudissemens sont banals, mais donnent souvent aussi à faux. Molé, la Beaucourt, la Rive, la Saint-Val, la Comtat, la Saint-Huberti, la Dugazon, la Renaud, Vestris, la Guimard, la Sérignon, la Langlois paroissent, ils n'ont pas encore dit le mot, ils n'ont pas chanté

une

une note, pas encore fait un pas et les applaudissemens commencent, vont d'un train si effroyable, sont d'une durée si accablante que le spectateur impartial ne peut s'empêcher de sourire de pitié. Que tous ces auteurs de mérite rendent mal leurs dûs ce jour-là, et tous vos applaudissemens vous doivent faire rougir. Quand à l'opéra on crie, crie bien fort jusqu'à perdre toutes les cordes, jusqu'à être hors de mésure, les applaudissemens vont à tout emporte: Quand un air a une certaine réputation, on l'applaudit avant qu'il soit fini, et on fait honneur ainsi à l'auteur, mais non à son propre tact musical. At la Tragédie, démenez-vous bien, ayez l'œil hagard, des grimaces bien prononcées qui tiennent des mirates ordinaires, des gestes de bras bien étudiés, une marche mésurée en échasses; si vous êtes actrice, jettez-vous bien en avant, faites-le avec une espèce d'abandon jusqu'à toucher presque du nez en terre, appuyez souvent vos deux mains, qui doivent être bien blanches, bien potelées, contre votre estomac, jettez des cris horribles, faites bien enfler les finales, que votre déclamation soit bien cadencée, au dernier acte n'ayez plus de voix à force d'avoir travaillé et vous êtes la première actrice de Paris. Si

vous

vous êtes acteur, ajoutez-y dans les grands momens des pleurs, sanglotant comme la Rive, quand dans Hamlet il conte l'histoire du spectre, et vous êtes un grand acteur en France, et un homme ridicule en Allemagne. La Comédie – les Français la jouent trop bien pour être aussi fortement applaudis que dans la Tragédie. On veut de l'extraordinaire, et ici on est fidèle à la Nature, on le sent mais on n'en est pas enthousiasmé. Aussi n'applaudit-on les acteurs que lorsqu'ils entrent sur la scène, avant d'avoir parlé, pour au moins saisir l'extraordinaire.

Aux Italiens on est assez fidèle à la nature, et dans les applaudissemens de même, sinon que on coupe de cette manière quelquefois un air, et que les voix ne font pas toujours ce qui y a de plus beau.

Aux Ballets tournez comme une toupie, et l'orchestre et le balcon et les loges et le parterre n'y font plus; toutes les têtes vont comme des toupies aussi, et tout le monde crie et tout le monde applaudit, et tout le monde a sa tête entre ses deux mains et ne la tient que là.

Aux petits spectacles c'est le gros bon-sens qui applaudit qui rit de bon cœur, qui juge sans prétension et en-

con-

contre juste le plus fouvent. Même le Courtisan et l'homme du bon ton s'y dépouillent un instant de leur manie privilégiée, fortent comme un bon bourgeois, et n'ont pas honte d'en convenir, car aux petits spectacles il est permis d'être un homme comme un autre.

Encore une observation qui s'applique à tous les spectacles, c'est que dans les applaudissemens on appuye aussi beaucoup plus sur toutes les phrases où un Prince souverain est loué et les Conseillers déchirés. Quand j'ai parlé de l'effet que les différens spectacles font sur les Français, il faut aussi vous rendre compte des impressions que j'ai éprouvé. Je commencerai par le Roi des Théâtres.

Opéra

Opéra François.

Il faut l'avoir vu pour connoître ce que c'est; car il paroît que l'art a combattu la Nature et l'a fuivi dans tout fon fublime, dans tous fes caprices, et que fouvent il a été aſſez hardi pour la furpaſſer. Le grand emplacement, la fomptuoſité des décorations, des machines, ce monde entier qui éclate fur le Théatre, la richeſſe des habits, l'enſemble de la muſique d'un orcheſtre ſi conſidérable et ſi bien à l'uniſſon; ces foyers juſtes, ſi les Allemands brillent par leurs compoſitions les François ont l'avantage de l'éxécution en grand, fans pourtant poſſéder beaucoup de virtuoſes à citer. Eh bien je vous l'avoue, quand on voit, quand on entend cela, et puis quand on y joint la danſe au premier dégré de perfection; eh bien je vous le répète encore, on n'y eſt plus, on eſt dans les eſpaces imaginaires, on fait plus, on oublie que le chant eſt la partie eſſentielle d'un opéra et qu'ici il eſt horrible; eh, mon Dieu, que me fait le chant, quand tous mes ſens ſont déja abſorbés, et que je n'ai plus de faculté pour jouir; car pour ſentir le chant tel qu'il doit être, il ne faut point être diſtrait par un autre ſpectacle, il faut encore repoſer longtems

ſur

sur les derniers tons qui ont parlé au cœur, on n'est pas digne du langage des Dieux; et dans ce sens j'approuve qu'on chante mal, qu'on change le nom, qu'on dise la Nature en magie, et le Critique le plus sévère ne trouvera plus à y mordre.

Quand on a vu dix opéra, Persée, le Roi Théodore, Tarare, Alceste, Œdipe à Colone, Panurge ou la fête des lanternes, Phèdre, Armide, Dardanus et Alcindor et cela souvent et à plusieurs reprises, il est permis de jeter son opinion sur quelques pièces.

Tarare fournit beaucoup à l'œil, rien à l'âme, moins encore à l'oüie, et peu à l'amateur des danses.

Alceste, musique superbe, spectacle analogue et des ballets médiocres.

Panurge, belle musique, décorations superbes, et danse sublime.

Œdipe à Colone brille par sa belle musique, et

Armide couvre tout au dernier degré de perfection, musique, décorations, machines, danse, oh quel ensemble! Renfermez ce dernier opéra dans vos cris de Marchesini, de Concialini, de Damiani, de la Mara, de la Todi, et vous succombez sous le poids de toutes les sensations, et s'il est pos-

sible

fible de mourir de plaisir d'un autre sens que de celui qui les réunit tous, celui de la jouissance de l'amour heureux vous passerez droit aux Champs Elisées du centre d'un spectacle qui imite le mieux ce Sanctuaire des Sages élus.

C'est particulièrement Tarare, Panurge, Armide et Médée qui réunissent tout ce que l'imagination a jamais mis en œuvre pour imiter la vraie Nature et les fictions des poëtes. Le chant, la danse, les chœurs, les marches, tout est lié, tout est réuni : cela ne coupe pas, mais cela forme un ensemble. Les palais paroissent dans un instant, les rochers les plus affreux s'aplanissent, les nuages descendent, ils sont transparens, ils paroissent une portion de l'air, les Dieux les quittent, se joignent aux mortels, un bois silencieux est animé par leur présence, les démons sont des vrais amours, les sylphes ne font qu'effleurer le théâtre, les jardins enchantés sont si beaux, si fleuris, que ce n'est qu'à Chantilli que l'on ose croire à leur réalité. Les farfadets dansent en feux follets, les Dieux disparoissent, les Furies prennent leurs places, Lucifer et sa cohorte se joint à elles, les sifflemens des serpens et le feu des torches qu'ils secouent animent leur danse infernale, le tonnerre gronde,

la

la foudre tombe, et les abîmes s'ouvrent, le feu part de tous côtés, il sort de la terre, des rochers, des cavernes, il part du Ciel même, la Nature est en convulsion, l'incendie est générale, le plus beau des temples s'écroule, et une pluye de feu dévore le tout. Le spectateur le plus blasé reste saisi, passe de la surprise à l'admiration, et croit au plaisir. Quelle pompe dans les marches, dans les sacrifices, tout est digne du sublime que cela doit rendre, rien n'est épargné pour remplir ce but, et enfin quel ordre dans tout ce qui d'ailleurs si souvent fait naitre la confusion, quand souvent plus de deux ou trois cent personnes sont sur la scène, c'est la Tactique des théatres au dernier dégré de perfection.

Quand dans Panurge on voit le combat de danse entre Gardel et la Saunier d'un coté, Vestris et la Langlois de l'autre, et enfin comment Nivellon et la Guimard s'y joignent pour remporter par les graces ce que les autres obtiennent par la force, la justesse et l'adresse, les yeux sont dans le délire de l'admiration, et on ne comprend pas, comment tout le parterre toutes les loges, enfin le monde entier n'a la folie de danser dabord, quand même

me on ne feroit que sautiller en éclopé vis-à-vis de ces dieux de la danse. Pour saisir du singulier, il faut voir comment plusieurs personnages dans ce même opéra dansent dans des lanternes par excellence, tandis que tout le théatre est aussi décoré en lanternes et qu'il n'y a que lanternes et lanternes, depuis celle qui éclaireroit le monde jusqu'à celle qui donneroit du jour à une puce renoignée dans son réduit. Arrangez cela dans votre tête le mieux que vous pourrez, mais cela est, et je ne cède pas un jota. Pour vous initier encore plus dans les secrets de l'opéra, je vous ferai connoitre quelques détails, qui ne sont pas superflus.

Prenez d'abord pour dit qu'il existe aucune voix que celle d'un certain Gérardin qui a résisté au torrent, et qui ne crie pas, que Mlle. Saint Huberti en a peu, mais qu'elle est actrice consommée et qu'elle l'est trop pour etre bonne cantatrice, que Mlle. Gévaudan, toute laide qu'elle est, toute négligée qu'elle a été dans la Création, lorsqu'il a été question de la distribution des voix, sait donner pourtant un vernis à son chant, à son action, à sa figure et à sa physionomie qui plait, aussi elle réussit au théatre et fait fortune au foyer, enfin que la grosse dame Maillard est

mau-

mauvaise actrice et très fort au désespoir que sa poitrine se refuse quelquefois à crier comme une autre.

La force est pour l'homme, les graces pour la femme; j'en suis bien convaincu depuis que j'ai vu ce qu'il y a de plus parfait en danse. L'homme quelqu'effort qu'il fasse pour se donner des graces qui en même tems ne portent aussi le caractere de la force est hors de sa place, et jamais ils ne transportent comme ces petites frisonnes qui dans chaque tour de tête, dans chaque balancement, dans chaque port de bras ont des moyens inconnus. Ah! je l'ai bien senti, et il y a un certain tact qui ne trompe jamais; ne croyez pas au moins que c'est le tact physique, une belle femme, ma voisine, étoit entierement de mon avis et sentoit plus de plaisir à voir danser les femmes que les hommes. Vestris a introduit un genre très difficile, mais qui pour en avoir abusé et le mettre à toute sauce est devenu uniforme et fastidieux, car c'est à qui tournera sur une jambe le plus vite, le plus longtems et cela sans perdre son aplomb. Si Vestris étoit en Turquie, ce seroit le plus fier derviche. Je passerai au détail de chaque personnage qui marque dans ces ballets, afin que vos idées deviennent encore plus

net-

nettes sur cet objet.

Gardel est maitre de ballet : il est trop grand pour la danse, particulièrement parcequ'il s'affuble ordinairement d'un casque, mais il a de la noblesse et souvent une grande agilité, cependant on voit qu'elle lui coute et parlà il coupe avec

Vestris qui est d'un preste, d'une force, d'un ressort, d'une justesse, d'une souplesse et d'un aplomb incroyable.

Nivellon est d'une plus jolie figure qu'il gâte pourtant en se tenant mal, toujours la tête en avant, mais avec des soins il pourra peut-etre se dire un jour l'émule de Vestris.

Didelot, nouveau danseur, n'a paru que deux fois, il est beau, il est jeune, il a du moëlleux, s'il conserve ces avantages, en y joignant le fini et la force de ceux que je viens de nommer, il annonce pouvoir les surpasser peutêtre un jour.

La Saunier est grande, belle, exacte, légère, plait à l'esprit et non au coeur, elle manque de graces et tout s'explique.

La Guimard danse des yeux, de la tête, des bras, du corps, et plus avec tout cela qu'avec les pieds, mais avec

le

le regard de Madame N.N. et avec des graces qui ne sont qu'à elles elle fait oublier qu'elle a passé les cinquante, qu'elle marche en cadence et ne danse pas. Dans la rationale Russe il faut la voir jouter avec Nivellon de tous les reports de la coquetterie de l'amour et du désir, et encore plus quand placée dans l'isle enchantée elle attaque Renaud de tous ses charmes, de tout ce que l'amour dicta jamais aux graces pour émouvoir l'homme.

La Langlois a peut-être toutes ces graces, de plus des pieds tertes et legers comme le plaisir, de la jeunesse, de la figure et le tout couronné par un air décemment voluptueux. Enfin c'est ma favorite, ses cheveux sont aplatis, ses oreilles sont d'une epaisseur peu connue, et si elle y joignoit le report de

La Rose elle seroit parfaite, mais il est presque impossible qu'un mouvement élastique à tel point soit allié aux graces telles que la Langlois les possede. Souvent pourtant ces deux danseuses rendent incertain sur le choix, car quand on voit entrer la Rose sur la scene, se lever sur les pointes de ses pieds, se jouer une demie minute, s'élancer dans l'air au moment que l'éclair du coup d'archet part

re-

retomber de même, s'élancer de nouveau, avancer avec une rapidité incroyable sur la scène, tourner sur son pivot comme le vent, et saisir au point marqué l'aplomb et ce repos inaltérable qu'un ressort comme le sien seul peut obtenir; quand alors de nouveau elle hazarde ces enjambées hardies, le type d'une bonne danseuse: Ah! je vous l'avoue, on oublie un instant la Langlois, moi-même je lui ai fait cette infidélité.

La Perignon et la Coulon ont peut-être encore plus de légèreté que les précédentes, et si je n'avois vu la Langlois et la Rose, je croirois que celles-ci seroient privilégiées des Dieux de la danse.

La Hélisberg et la Miller, toutes deux allemandes, sont à peu près de la même force. Ici elles ne marquent qu'en second, dans tout autre païs elles seroient de la première portée, particulièrement la Helisberg qui a un certain balancement indéfinissable qui porte singulièrement sur les sens.

La Zacharie a la plus jolie figure, mais elle est la moins bonne danseuse.

Vous avez vu le beau côté de l'opéra; mais savez-vous bien, ce qu'il fait? Il mange le Roi, la ville et tous

les

les spectacles. Le premier souvent est obligé de couvrir le déficit de la caisse; les abonnemens des particuliers vont jusqu'à quatre cent mille francs par an; la porte est très chère, la première place coute deux Risdz. douze gros, et tous les spectacles à l'exception des François sont obligés de contribuer plus ou moins. Il y en a qui sont notés quarante mille francs par an. Personne n'échappe à cette rétribution, pas même le Lion et le Tigre au boulevard, et pourtant ils ne chantent, ils ne parlent, ils ne dansent pas, mais ils hurlent, et on croit que cela suffit pour les juger être émules de l'opéra.

La

La Tragédie.

Une conversation phrasée, lardée de sentences, bien versifiée, mais sans faits, et beuglée d'après les régles de l'art dramatique françois, mais d'après celui de la Nature, cela n'est point une Tragédie, cela ne porte pas sur mon âme, cela ne m'émeut pas, et si quelquefois l'acteur s'oublie et parle le langage de la nature, et que je commence à sentir, à me bercer d'illusion, le malheureux revient à sa déclamation et me tire de mon rêve. Vous François, vous êtes tellement enchevêtrés dans l'art, que la douleur, tous les élans de l'ame, du coeur doivent etre réglés, maitrisés par les droits de convenance et par des préjugés du moment. L'âme, le coeur éxistoient avant que vos règles éxistoient, et pourtant déja alors les larmes couloient et les passions parloient. J'admire vos vers, mais c'est en vain que je cherche de quoi bercer mon coeur, tandisque Shakespear, Göthe, Babo, Gemming, Schiller, Leisewitz, Maier et Meissner me frapent de douleur, me déchirent l'âme, me font tressaillir et concentrent toutes mes sensations les plus fortes dans celle qu'ils veulent me faire éprouver,

lors-

lorsqu'en même tems mille traits de génie font luire un nouveau jour, mon cœur et ma raison sont également satisfaits. Mais vous François, comme vous avez estropié ce pauvre Hamlet, vous lui avez ôté toutes ses beautés, tout ce sublime qui en fait le mérite, et vous en avez formé une très froide carcasse. Vous hésitez craignent de mettre le chapeau pour ne pas déranger leur belle chevelure qui est dans le plus nouveau goût, vous criez, vous beuglez comme des forcenés, vous pleurez même, non de sensibilité, mais de peur; vous faites des grimaces en charge, mais rarement vous saisissez la physionomie de la nature. Enfin je le sens, je serois encore des années à Paris, et je vous fréquenterois peu ou pas du tout, car ce n'est que dans la Mort de César seul que vous avez rempli mon attente, et dans cette pièce seule. Malgré cela je rendrai justice au mérite, vous devez en être convaincus par ce que je dis de

Mlle. Clairval dans Zaire. La figure est contre elle, elle est trop petite et trop puissante, mais son jeu ou pour mieux dire son âme répare tout. Elle sent ce qu'elle dit et la sensation passe aux spectateurs; elle possède ce regard

qui

qui allume la sensibilité de l'homme auquel il parle: elle a ces accens puissans que l'actrice froide ne sauroit imiter, l'art le plus sublime y échoue, mais le cœur les prononce et la vibration de l'âme y répond. Elle ne déclame point, on ignore quelle sera son intonation dans la phrase suivante, mais elle saisira la vraie, et non celle que la musique déclamatoire prescrit à l'acteur français. Elle n'est bonne, elle n'est parfaite qu'autant qu'elle n'est pas dans la règle de l'art, qui toujours détruit la Nature et le génie.

La Rive, ce soi-disant grand acteur, est une espèce d'énergumène qui n'est tout en charge, mais qui quelquefois rencontre dans son expression, dans son geste l'étincelle du génie, comme dans la mort de César lui Brutus justifie à genoux César de rendre Rome libre, et c'est aussi le seul instant où je me suis senti de frisson, la marque la plus sûre que les nerfs ont été affectés vivement d'une impression involontaire.

La Vestris a de la figure et une belle représentation, mais son jeu est rempli d'inégalités; de plus elle a le défaut inné de toutes les actrices françoises, elle crie, elle se

dé-

dénûe, et toujours en charge, aussi ses tons sont quelquefois d'un aigû pitoyable, mais dans Tancrède comme Aménaïde elle intéresse souvent et vivement, quoique seulement par émotion.

La Beaumesnil est belle, mais c'est bien la plus fière princesse d'opéra que j'aye jamais vû. Sa démarche est en échasses et cadencée, et son corps est vide, elle déclame en perfection, c'est-à-dire, horriblement contre nature. Par-ci par-là elle dit un mot qui rencontre juste, et c'est certainement alors la déclamation qui lui prescrit par un heureux hazard cette intonation et non son cœur ou son âme, car comme elle est, il est problématique si elle est douée de ces avantages d'un cœur, d'une âme. Le reste, je vous prie, faites m'en grâce, car c'est assez s'arrêter près d'une figurante très médiocre.

La Comédie.

Quand j'ai vu ce spectacle, je me suis écrié du fond de mon cœur : ah! voilà la bonne Comédie, comme disoit un spectateur du tems de Molière, quand il voyoit le Tartuffe. Oui, elle l'est, et si j'avois encore des filles à Lutèce elle auroit la pomme et mes plus purs hommages. Rien en charge, le vrai ton de la société, cette urbanité, cette gaieté qui égaïtoit autrefois en France et qu'on n'y retrouve plus qu'au spectacle. Ah, mes chers Compatriotes, dans la Comédie nous ne sommes encore que des bourdauds ou pour mieux dire nous n'en avons pas du tout. Quelques pièces gaies, mais aucune où il y ait de ces nuances si difficiles à saisir. Mais vous, Français, vous possédez tous les genres, et vous les rendez bien, car vos acteurs dans la totalité sont bons, il y en a même plusieurs qui sont sublimes, et c'est à ceux-là seuls que je me tiendrai, après vous avoir dit un mot de la Partie de chasse de Henri IV qui m'a entièrement transporté dans les tems de ce bon Roi, tant l'illusion étoit

par-

forte et dans l'ensemble et dans le détail; chaque acteur paraissoit avoir créé exprès pour son rôle, physionomie, taille, langage, tournure, costume, tout se réunissoit. Je croyois dans Henri 18 ce Roi si bon, si franc, si galant, si brave, tel que nous le dépeint le vaudeville; dans Sully ce respectable vieillard, ami si chaud, mais si austère, dans Bellegarde l'homme de Cour bien né qui résiste au torrent, dans Concini la fausseté mal-masquée, dans ces braves paisans la belle, la bonne nature de tous les âges. — Ah! pour le coup, j'ai eu bien du plaisir.

Mais retournons aux acteurs, et traçons leurs caractères par les traits qui marquent le plus.

Fleuri avec une figure noble, intéressante et ricaneuse, quand il le veut, a tous ce qu'il faut pour prendre les rôles de premier amoureux, celui de courtisan, de vieux noble, enfin sur la scène c'est l'homme de Cour le plus accompli. Mais c'est dans la Maison de Molière où il a le rôle de Molière même qu'il prouve encore qu'il a le tact des sentimens et qu'il sait le prononcer. C'est absolument le premier acteur, et je ne conçois pas, comment on peut le comparer et pis que cela le placer après

Molé

Molé qui est un vieux pédagogue qui ne sait pas se mettre à sa place qui a soixante ans passés, a encore bien soleine de se charger des rôles de premier amoureux, tandisque sa figure et son organe — car il est un peu bègue — sont absolument contre lui. S'il savait prendre son parti je le dirais très bon acteur car il a des rôles qu'il rend parfaitement bien, mais tel qu'il est avec ses prétentions, c'est un acteur qui nuit à la gloire qu'il a acquise dans ses beaux jours, et qui ne fait honneur au public par son nom seul et lorsque des applaudissemens d'habitude.

Le Conrat est sans contredit une des actrices les plus consommées qui existent et qui peut-être ayent existé. Elle brille de préférence dans ces rôles où tout est en nuances, où le jeu de la physionomie et les inflexions de la voix doivent plus marquer que les paroles mêmes. Son art est vraiment magique pour rendre ces impressions de l'âme qui ne font que légères qui ne laissent que l'apperçu de l'instant qu'il faut saisir au passage, dont il ne reste pas trace, et qui pourtant sont essentielles quand on veut mettre en évidence les ressorts les plus secrets de l'âme. Dans de tels rôles on n'ose se montrer, on n'ose charger, on n'ose sortir

de

de la nature. Souvent dans des caractères plus marqués dans la Tragédie on le risque avec succès, puisque les sentimens forts ont une marche à eux, souvent isolée qui frappe plus l'ame encore que la vérité. Mais ici il faut de la nature, de la belle nature, et pourtant toujours telle qu'elle existe elle et non comme une imagination fleurie la représente. Joignez-y une figure de société aussi ravissante que noble, l'air aussi fin que sage, des formes élegantes, une toilette soignée et adaptée aux rôles qu'elle rend, une démarche et des manières qui ne se ressentent nullement du Théatre, et tout cela à sa place, et vous avez une idée de Mlle. Contat, mais toujours bien au dessous de son mérite.

La d'Arbouville a de l'ingénuité et de la figure autant qu'il en faut pour ce caractère, mais pas assez pour avoir des prétentions à être jolie. Si elle se tient aux rôles qu'elle a pris jusqu'ici, je crois qu'elle deviendra parfaite, mais si elle prend un vol plus haut, je crois qu'elle tombera.

Si votre patience y tient encore, vous aurez une tirade peut-être tout aussi longue, tout aussi détaillée sur le Théatre Italien.

Théa-

Théatre Italien.

C'est un joli, mais non un beau spectacle; il est bon pour y aller quelquefois, mais non pour le suivre. Les voix sont peu de chose, j'en excepte une, dont je parlerai ensuite, des actrices très distinguées, mais point d'ensemble, on s'attache à l'une ou l'autre des actrices sans s'intéresser à la pièce: c'est ainsi au moins que j'ai vu, que j'ai senti, que j'ai jugé.

Mlle. Renaud a de la jeunesse, de la figure, de la décence même de l'ingénuité et selon moi la première voix en France, une voix dont l'Italie même se feroit honneur. J'espère que on ne la gâtera pas en la faisant crier, l'émail

de

de tous les acteurs et actrices.

Adeline, chanteuse médiocre, mais bonne actrice;

Micka a une jolie figure, une voix supportable, même bonne quelquefois, ainsi qu'en tout sens il remplit bien les rôles d'amoureux.

La Dugazon est douée d'une voix très médiocre, mais elle sait en tirer le parti le plus brillant par un jeu inimitable. je ne l'ai jamais mieux éprouvé qu'en lui voyant rendre un certain rôle avec une vérité qui dans le moment me saisissait si fort que le lendemain j'ai jeté sur le papier les mouvemens dont j'étais affecté. Je vous crois juge vous-même, voici ma confession.

Je sors de Nina, j'en ai encore l'ame toute remplie. Dieu que j'ai senti de plaisir! J'ai pleuré, ah, j'ai pleuré de bon cœur, cela ne m'est pas arrivé depuis bien longtems. Vous connoissez l'air touchant: le bien-aimé ne revient pas — cela est beau, intéressant par lui-même, mais il faut y joindre le jeu et la figure de la Dugazon, il faut voir son ajustement simple et noble, sa marche incertaine, sa pâleur intéressante, l'air négligé de sa chevelure, cela n'est point le désordre étudié du moment, mais l'accent de l'in-

l'insouciance d'un cœur malade, il faut voir l'oppression de sa mélancolie, son regard errant, son abandon momentané aux retours à la joye, à l'espérance; son rire se mêlant pour toutes les âmes sensibles, ses oublis, ses craintes, ses attitudes d'effroi de joye, les sensations qu'elle éprouve au moindre tressaillement de Germeuil et qu'elle prouve si bien dans chaque frémissement de toute son existence; les soupçons que son œil annonce et que son geste vérifie, l'éclair de la raison qui luit, la douleur profonde que ce n'est qu'un éclair, la crainte d'une rechûte, l'évanouissement de ses espérances, son entier retour à la raison, le sentiment intérieur qu'il est bien vrai ce retour exprimé dans chaque mouvement, sa reconnoissance pour son père, son Germeuil, ses anciennes amies, sa joye, Dieu, quelle expression dans sa joye! c'est la joye d'un martyre qui rendu à la vie, et puis son chant, ces accens de l'âme, ces cris touchés de la douleur. Partagez mon délire, je sens tout ce que je dis, tout ce que j'écris. Les larmes que je verse en me retraçant bien vivement ces scènes du cœur m'en sont garantes. Sans cette je vous l'avouerai dans l'ingénuité de mon âme — la ressemblance dans la figure, dans l'attitude, dans l'a-

jus-

justement, dans l'expression — un rapport singulier avec une femme qui avoit des droits sur mon coeur — c'est peut être cette ressemblance qui fit naitre chez moi cet intérêt si vif. La Nature est donc partout la même, elle rapproche les distances, les coeurs, les hommes : elle est ce lien invisible qui seul dirige le monde. Dans la Dugazon je ne voyois toujours que cette femme intéressante, je ne voyois qu'elle, chaque accent, chaque phrase me berçoit encore plus de cette heureuse illusion, et je savourois la douceur des larmes que je versois, et j'étois sourd aux applaudissemens du public qui coupe le sentiment sans l'éprouver. Si longtems que je suis encore ici, jamais Nina ne chantera : le bien-aimé ne revient pas, que je n'irai pleurer à ses pieds mes souvenirs et mes regrêts.

Dans Nina la Dugazon paroissoit belle, noble, mais au vrai elle n'est jolie que comme actrice et y joint un air commun effronté. Ah, ma chûte depuis que je l'ai vû de près.

Carline. Sa voix plait sans qu'elle soit bonne, mais quelle actrice, particulièrement pour les rôles naïfs et pour ceux de jeunes garçons. Dans les étourdis, petite pièce sans

chant,

chant, elle ne dit peut-être que trente notes, mais comme elle les dit! Chaque syllabe, chaque nuance du ton, chaque regard qui l'accompagne, le geste mignard, qui s'y joint, la naïveté inexprimable dans l'ensemble, tout cela fait autant de traits de génie qui passent des sens à l'âme, de l'âme au cœur. J'ai été, pour ainsi dire, dans des élans continuels sur ma chaise, tant le plaisir me transportait, mais tout le monde était comme cela. J'ai à Versailles il n'y a guère vingt, qu'un cri après l'autre: Il existe donc du ton dans la nature qui portent sur tout le monde, il existe donc un germe répandu dans tout l'univers prêt à recevoir une impression qui n'est pas celle établie par le bon ton! Le monde n'est donc pas si méchant, le cri de la nature est donc toujours plus fort que tous les prestiges de l'art, du luxe et de la perversité des mœurs, mais quelle triste réflexion se joint à ce rêve du meilleur des mondes. L'illusion peut donc être portée à cet excès, comme la Dugazon dans Nina, la Carline dans les Etourdis et la Contat dans Eugénie, car leur histoire finirait, et le voile tombe.

Les

Les Beaujolois.

Il faut voir ce spectacle pour y croire. Dans l'opérette les acteurs ne chantent, ni ne parlent: ils ne font que la pantomime, et derrière la coulisse on récite, on chante; mais jamais l'illusion ne sauroit etre portée au point comme ici. Je savois qu'on me payoit d'un ombre, je savois que tout ce monde ne disoit rien, et si je n'avois eu de la foi plus que de l'amour-propre, j'aurois parié ma fortune, mon honneur, qu'on parloit, qu'on chantoit. Le geste, la manière de remuer la bouche, les efforts qu'on faisoit pour filer une cadence, tout répondoit de la vérité, pourtant dans le fond ce n'étoit qu'un préstige. Trois acteurs parloient à la fois, personne ne se croisoit personne ne faisoit un geste à contresens. Peut-être qu'un pareil spectacle pourroit fai-

re

ce croire aux miracles ou les détruire. Aux grands Danseurs il n'y a que des femmes laides, mais honnêtes, ici il n'y avait que des femmes et filles jolies, mais toutes plus ou moins malhonnêtes.

Les grands Danseurs.

Quand on voit les grands danseurs du Roi et l'Opera à côté, on ne croit pas être dans une même ville, on ne croit pas que des êtres pareils puissent seulement hazarder de faire un pas dans un endroit où la comparaison avec le parfait est sous les yeux. Enfin cela est la première place le payer trois livres, et l'affluence est si grande qu'il n'y aurait pas de quoi s'étonner si la salle croulait. Le public est aussi tout-autre

que

que dans les autres spectacles, pour un prix de fille, beaucoup d'hommes, sur la tête desquels se trouve l'empreinte de chapeaux, marque de pauvreté, les femmes honnêtes et laides, les jolies ne sauroient donc être honnêtes à Paris, je commence à le croire. Il y a un auteur, dont j'ignore pourtant le nom, mais qui est excellent, il possède parfaitement le parterre, et comme les pièces sont farcies de mauvaises ou de bonnes plaisanteries dans ce langage, le public qui est plus ou moins de cette classe est à tous moments aux éclats. La garderobe est en guenilles, mais les changemens en est si fréquents et si précipités que l'œil en est troublé à l'ouie des spectateurs. Il en est de même des décorations. Les danseurs de corde qui sont dans cette troupe sont supérieurs à tout ce que j'ai vu. La bonne morale perd et est applaudie partout; la dernière pièce que j'ai donnée en fait preuve, elle étoit dans ce genre le public applaudissoit souvent, toujours à propos et jamais à contresens. C'est que le sens rencontre toujours juste, tandisque l'esprit et le cœur donnent souvent à faux. Le sens guide bien, les règles souvent mal.

L'Am.

L'ambigu Comique.

L'ambigu Comique presente beaucoup à l'oeil, peu à l'esprit; tout est presque pantomime et décoration. Mlle. Julie, une des premières actrices, a beaucoup d'art dans son jeu au fond que des attitudes — mais quelles attitudes — comme elles expriment — je ne veux pas dire quoi. Ajoutez qu'elle est belle, et vous conviendrez qu'au moins cela doit porter sur les sens, et les sens si souvent dirigent l'âme.

Les

Les Marionettes.

A la premiere representation on rit et on se fache presque que on rit tous de bon; à la seconde on est prêt à rougir de honte d'assister à ce spectacle; à la troisieme on jetteroit volontiers l'homme et ses marionettes par la fenestre. Du moins c'est ainsi que je sens que j'en agirois, si je pouvois passer jusqu'à la seconde representation.

Les Tartares.

Il est inconcevable qu'ils ayent resté plus de huit jours

à

à Paris. Ce sont des marionettes d'une grandeur gigantesque pour des marionettes, taillées d'une manière si ridicule que les Caraïbes ne pourroient faire pis, soutenues par des cordes grosses comme le bras, et dirigées par un être qui derrière les coulisses chante et récite en soprano ou basse taille tel opéra italien qui tombe sous ses pattes meurtrières et cela de manière à faire renoncer pour jamais à la musique.

Les Variétés au Palais.

C'est peut-être le spectacle le plus suivi et avec raison, car on y imite la Nature dans une perfection dont on ne sauroit guères se faire une idée. On n'est pas si délicat sur

le

le choix que l'on fait aux François, et la gaieté y gagne sans que le bon goût y perde. Quand l'auteur rend bien l'esprit de la pièce, quand les pièces sont bien choisies, l'ensemble doit être bon, et c'est bien le cas ici. Une grande partie de la posture de ce groupe est due à un certain Solange qui tient de la Nature le privilège exclusif de présenter dans son individu sept personnes différentes dans moins d'un quart d'heure et à faire juger que c'est toujours un nouvel acteur qui paroît sur la scène tant son masque est singulier et varié. Une certaine La Forêt secondé encore parfaitement par son jeu le succès de ce théatre qui se soutiendra en dépit de toutes les réformes, j'en suis très sûr.

Bessé.

Réflexions sur les Théatres de Strasbourg, Anvers et Bruxelles.

En comparant les théatres de Strasbourg, de Bruxelles et celui d'Anvers avec les théatres de Paris, je conviens que les salles à Strasbourg et Bruxelles paroissent vuides et tristes, tandisque celle d'Anvers est élégante et bien garnie, mais le caquet intarissable de toutes les femmes et de tous les hommes, le froid excessif qu'on y éprouve et le tapage dans les corridors sont de désagrémens suffisans pour dégoûter de ce dernier spectacle: à Strasbourg on a un homme nommé Prévôt qui peut d'abord classer après Fleury à Bruxelles une Comédie très supportable, de plus une actrice et un acteur qui tous deux dans la Fête villageoise avec de la voix et une figure intéressante rendoient au mieux la Franc et Elise. Cette dernière particulièrement dans la romance: Monsieur de la Franc est bien honnête, a dans la finale qui est accompagnée d'un air de Vielle un certain balancement de corps et de voix si correspondant, si fort dans le goût de la ballade qu'on ne sauroit se dispenser de l'accompagner de la voix et de l'âme: à Anvers également

il

il y a un Monsieur de la Grave et Elise qui ont très fort obtenu mon suffrage. La dernière a beaucoup de figure et de jeu, au point que tous les quatre pourroient paroître à Paris avec succès, tandisque la Comédie d'Anvers est inférieure de beaucoup à celle de Bruxelles.

Fin du second Tome.

Table alphabétique
des Matières
contenues dans les deux Volumes.

Adeline I, 133
Allegri II, 43, 68
Ambassadrice d'Espagne, sa présentation I, 114
Ambigu Comique II, 140
Amour sans ailes II, 36
Auguste l'orfevre I, 137
Bagatelle I, 72
Bains d'Albert Bains de Poterie II, 70
Bal de l'opera I, 129
Bagues II, 20
Barry (Comtesse du) I, 148. II, 66
Bastille I, 120
Beau fils de Paris II, 30
Beaujolois II, 137

Beaujon	II, 40
Bellevue	I, 118
Bertin (Mad.e)	I, 103
Bibliothèque	II, 47
Brun (Mad.e Le)	I, 52
Buffon	II, 99
Cabinet des mines à l'hôtel des monnoies	II, 50
Cabinet d'estampes	II, 48
Café du peuple aux boulevards	I, 142
Camus (Le) de Mézière	I, 81
Carline	II, 135
Carmelites	II, 78
Carmelites de St. Denis	I, 144
Casernes des gardes françoises	I, 92
Chambre des Comptes	I, 131
Chantilli	II, 34
Chapelle de Harcourt	I, 96
Chapelle de St. Louis et de St. Rugolers	I, 97
Chapelle de St. Remi	I, 95
Chapelle de Vintimille	I, 98
Chatelet (le grand et le petit)	II, 46

Air (Saint) I, 71
Comédie (La) II, 128
Contrat (Le) II, 130
Comtesse du Barry I, 148
Corps spirituel I, 119
Condé — II, 34
Couleur (La) II, 122
Cour des aides I, 131
Curtius I, 141
Diderot II, 120
Dugazon (La) I, 32. II, 133
Echelle d'épitaphes à Paris I, 34
Ecole de Chirurgie II, 90
Ecole Royale militaire I, 90
Ecole vétérinaire de Charenton II, 58
Eglise Notre-Dame I, 94
Enfans trouvés au fauxbourg St. Antoine I, 109
Enfans trouvés vis-à-vis l'hôtel-Dieu I, 110
Enseignes I, 28
Epremenil (Mr. d') II, 17, 21
Etrangers à Paris I, 146

Femmes étrangères à Paris 1, 146
Filles 1, 125, 127
Fleuri 11, 129
Galerie du Louvre 11, 95
Garde-meuble de la Couronne 11, 93
Gardel 11, 120
Gardes du Corps 1, 45
Gardes françoises ibid.
leurs Casernes 1, 92
Gardes Suisses 1, 45
Gazon (Mad.e du) 1, 52. 11, 133
Gerardin 11, 118
Gévaudan ibid.
Girardon 11, 88
Gobelins 11, 96
Gosset (Mad.e) 1, 104
Grands danseurs 11, 138
Guet à cheval et guet à pied 1, 21, 41, 46, 105
Guimard (La) 11, 120
Halle aux bleds 1, 80
Helisberg (La) 11, 122

Hervieu (Mlle), sa maison, II, 49
Hôpital des enfans trouvés vis-à-vis l'Hôtel-Dieu I, 110
Hospice de St. Nicolas II, 40
Hotel des Indes I, 131
Hotel de ville II, 45
Hotel-Dieu I, 108
Hotel garni II, 54
Hotel Royal des Invalides I, 88
Houdon II, 41
Huberti (Mlle H.) II, 118
Jardin des Thuilleries I, 78
Jardin du Roi II, 97
Jeux de hazard I, 40
Langlois (la) II, 121
Launai (Mr. de), sa maison, II, 53
Lieu harmonique II, 24
Louvre I, 65
Galerie du Louvre II, 95
Luxembourg II, 66
Luxembourg I, 91
Madrid I, 73

Magazin des armes I, 121
Magnétisme II, 23
Maillard II, 118
Maison de Mlle. Hervieux II, 49
Maison de Mr. de Laurais II, 53
Maison de Mr. Monteuil I, 131
Manufacture des glaces I, 139
Mardi de Versailles I, 64
Marionettes (Les) II, 141
Marly II, 62
Mausolée de Louvois I, 54
Mausolée de Mazarin II, 76
Mausolée du Cardinal du Bois II, 77
Mausolée du Cardinal Fleury II, 91
Mausolée du Cardinal Richelieu II, 88
Messe rouge I, 99
Meudon I, 117
Michu II, 133
Militaire de Paris et Versailles I, 43
Mille (Les) II, 122
Molé II, 130

Mont Calvaire I, 134
Montreuil I, 131
Montmartre I, 133
Montmorency II, 34
Morgue (La) II, 46
Nivellor II, 120
Observations sur les fondations de Paris II, 103
Observatoire II, 87
Opera français II, 114
Palais Bourbon I, 86
Palais de Justice I, 79
Palais Royal I, 124
Panthéon I, 76
Paris I, 15
Eaux fite de Paris II, 30
Parlement II, 15
Paul Vincent I, 110
Pavé (Le) I, 37
Place de Grève II, 44
Place des Victoires I, 140
Place du Carousel I, 85

Place Royale I, 122
Plaider II, 18
Police I, 37
Pompe d'eau de Mrs. de Paris I, 50
Pompiers I, 46
Pont de Neuilli I, 74
Pont-neuf I, 39
Pont-Royal I, 86
Poulaine de Poire II, 33
Porte St. Denis I, 119
Porte St. Martin ibid.
Portail des Jésuites I, 130
Préservation de l'ambassadrice d'Espagne I, 114
Prisons II, 46
Beaumont (La) II, 127
Réflexions sur les Théatres de Strasbourg, Anvers et Bruxelles II, 144
Renaud (Mlle) II, 132
Reverbères I, 30. 39.
Reynolds I, 135
Rivi (La) II, 126

Robe courte I, 100
Rose (La) II, 121
Saint Cir I, 71
Saint Cloud I, 116
Saint Denis II, 71
Saint Honoré II, 92
Saint Sulpice I, 91
Sainte Chapelle I, 93
Sainte Geneviève II, 82
Saintval (Mlle) II, 125
Salles de Spectacle II, 105
Salon de Curtius I, 141
Salpétrière II, 99
Saurin (La) II, 120
Scarce Royale I, 104
Sérigny (La) II, 122
Somnambulisme II, 20
Sorbonne II, 87
Spectacles de Paris II, 103
Statue de Louis XIII à la Place Vendôme I, 82
Statue de Louis XV I, 83

Suisses I. 63
Tartoches (Les) II. 141
Temple I. 121
Théatre Italien II. 132
Théatres de Strasbourg, Anvers et Bruxelles II. 144
Tragédie II. 124
Tuileries I. 84
Jardin des Tuileries I. 78
Val de grace II. 86
Vallière (Duchesse de la) I. 25
Vallière (Mlle de la) II. 79
Varhove (La) II. 131
Variétés au palais II. 142
Vauxhall I. 76
Versailles I. 55
Vestris II. 119, 120
Vestris (La) II. 126
Viarne I. 87
Vincennes II. 55
Virues (Paul) I. 110
Zacharie (La) II. 122.

Fin de la Table alphabétique.

Bd. I fehlt z. Zt noch.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-61144/fragment/page=00000161

JD
18 B 22
Bd. I

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-61144/fragment/page=00000163

PARIS

Ecrit en Décembre

1787.

Tome Second.

Carl Graf v. Alvensleben.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-61144/fragment/page=00000165